

Directrice de la publication
Anita Izcovich

Responsable éditoriale
Nadine Naïtali

Comité éditorial
Françoise Babeanu
Roseline Dantan
Olivia Dauverchain
Francis Dombret
Jacques Gayard
Stéphanie Le Blan
Anne Meunier
Thérèse Thévenard

Maquette
Jérôme Laffay

Mise en pages et relecture
Isabelle Calas

sommaire du n° 38, décembre 2008

5 Nadine Naïtali : Introduction

Séminaire École 2007-2008 : Variations sur le symptôme

9 Sidi Askofaré : Bifurcation : de Marx à Joyce

26 Ana Canedo : À partir de la place du réel pour le sujet

35 Anita Izcovich : Le sens réel du symptôme

46 Colette Soler : Le transfert, après

Travaux des cartels

57 Claire Duguet : Sur le cartel

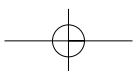
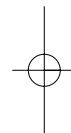
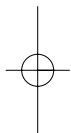
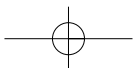
64 Béatrice Guitard : Le cartel, ou de nouveaux savoirs mis à l'épreuve

74 Annie Voiret : Le champ lacanien Le désir de l'analyste
à l'épreuve de l'institution

Chronique

Des nouvelles de l'« immonde » n° 16

83 Claude Léger : De l'avenir des dits schizophrènes



Nadine Naïtali

Introduction

Nous allons trouver dans ce *Mensuel* quatre textes précieux du séminaire École « Variations sur le symptôme ». Les auteurs s'attachent à mettre en lumière les conséquences cliniques des différentes étapes d'élaboration de Lacan sur le symptôme, particulièrement à la fin de l'analyse et après. La question du réel est au premier plan.

Sidi Askofaré déploie la question du symptôme et du réel de façon minutieuse en examinant ce qu'il en est chez Lacan du passage du symptôme marxien au symptôme joycien, sans omettre le détour du côté de Freud. Ce cheminement nous conduit à une « bifurcation » qui nous plonge dans une lecture complexe du symptôme, et nous arrête sur ce qui fait bord... la lettre comme « littoral ».

Ana Canedo, quant à elle, nous invite à une autre variation sur le symptôme, du côté de la fin de l'analyse. Elle questionne le statut qu'occupe le savoir à ce terme en s'intéressant à la position paradoxale de l'analyste. Ce dernier, ayant soutenu le transfert et la fiction du supposé savoir, conduit l'analysant à reconnaître peu à peu, à travers le sens du symptôme, la « vérité menteuse » de son fantasme et à cerner le noyau réel de son symptôme, hors sens.

Anita Izcovich développe ce qu'il en est du sens et du hors-sens du symptôme, lequel met en jeu le partenaire de l'autre sexe, en soulignant l'importance de la position de l'analyste par rapport au réel. Elle décrit avec précision comment s'opère le passage du partenaire symptôme au partenaire sinthome, en s'appuyant sur des exemples tout à fait éclairants.

Enfin, Colette Soler attrape le symptôme du côté du transfert après la cure. En partant du constat qu'il existe « des flambées de passions » dans les communautés analytiques, et toujours à l'endroit de Lacan, elle interroge le statut de la haine. Après avoir décrit les

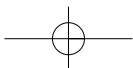
mensuel 38

étapes successives du concept de transfert chez Freud et chez Lacan, elle définit avec clarté la haine au regard de l'amour du savoir.

Ce texte nous conduit naturellement au transfert de travail avec les travaux des cartels, qui viennent transmettre des effets de la cure sur le savoir. Ils rappellent, chacun à leur manière, l'importance de cet « organe de transfert ». Claire Duguet rappelle ce qu'est le cartel et dégage la spécificité de l'identification en jeu dans ce « lien social » ainsi que la difficulté à faire face à ce savoir qui se dérobe. Béatrice Guitard aborde les expériences de cartel avec une note tout aussi personnelle en mettant en avant les effets subjectifs du travail sur le cartellisant. Nous suivrons également Annie Voiret dans une réflexion sensible sur la position du psychanalyste en institution. Comment se repérer ? Quelle place occuper pour laisser place au sujet ?

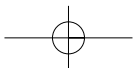
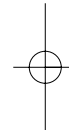
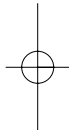
Nous terminerons avec le rendez-vous mensuel de Claude Léger qui nous donne « Des nouvelles des "dits schizophrènes" ».

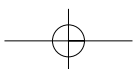
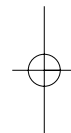
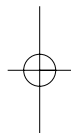
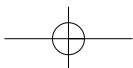
Bonne lecture.



Séminaire École 2007-2008

Variations sur le symptôme





Sidi Askofaré

Bifurcation : de Marx à Joyce *

Je saisis l'occasion qui m'est offerte par le thème de notre séminaire École de cette année, « Variations sur le symptôme », pour essayer de m'expliquer, ou, pourquoi pas, de me faire expliquer – je suis preneur ! – quelque chose qui, depuis longtemps maintenant, constitue pour moi une énigme : comment, et surtout pourquoi Lacan passe-t-il du « symptôme marxien » au « symptôme joycien » ?

Si je me propose d'avancer sur cette question, c'est pour autant que nombre des réponses que je m'étais données pour assurer une certaine cohérence à notre doctrine du symptôme me paraissent aujourd'hui un peu courtes. En effet, répondre à une telle question par un Lacan 1 vs Lacan 2, par une détermination sociale vs individuelle ou par une opposition de la névrose et de la psychose n'a d'autre consistance que rhétorique.

Je suis parti de ceci : l'attribution à Marx de l'invention du symptôme, depuis sa première occurrence en 1966 dans « Du sujet enfin en question », reste une constante de l'enseignement de Lacan. Par ailleurs, la notion de symptôme social, telle qu'elle apparaît notamment dans « La troisième », appartient en fait sinon en droit au Lacan borroméen. Cela ruine toute tentative de vouloir résoudre notre problème par des considérations de chronologie ou de périodisation de l'enseignement de Lacan. Enfin, la polarité névrose-psychose ne me paraît pas suffisante – pour des raisons qu'il serait trop long de récapituler ici – pour rendre raison de ce changement de référentiel à la fois clinique et épistémique, pour parler un peu rapidement.

D'où ma question, massive, abrupte, du symptôme dont Marx serait l'inventeur au sinthome d'inspiration joycienne : quel(s) passages(s), quelle(s) articulation(s), quel(s) enjeu(x) ?

* Séminaire École de l'EPFCL-France, décembre 2007.

mensuel 38

L'invention du symptôme

Pour autant que ce qui m'intéresse et me questionne, dans la doctrine du symptôme de Lacan, est le saut de Marx à Joyce, il m'a paru difficile de vous épargner un petit rappel de ce qu'on pourrait appeler l'invention marxienne du symptôme. Je le fais d'autant plus volontiers d'ailleurs que, à m'y replonger, il m'est apparu que la thèse de Lacan est beaucoup plus subtile et complexe que ce que je pensais.

Disons, pour aller vite, que si cette thèse, devenue ultra-classique, est elle-même invariable, les raisons mobilisées et les argumentaires déployés à son appui, eux, changent. Le dépliement de la thèse à partir de ses différentes occurrences laisse apparaître trois propositions et trois scansions, mais toujours ordonnées aux champs de la philosophie (critique), de l'histoire et du social.

En 1966, dans « Du sujet enfin en question », c'est dans la critique marxienne – le renversement marxien de la théorie de l'histoire d'une part et les analyses historiques de Marx d'autre part : « Les luttes de classes en France », « Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte », « La guerre civile en France » – que Lacan repère la mise en œuvre d'une méthode ou en tout cas d'une « lecture symptomale » (L. Althusser) des phénomènes socio-historiques. Symptôme voulant dire alors, selon la belle formule de Lacan, « le retour de la vérité comme tel dans les failles d'un savoir ¹ ». Et Lacan de bien préciser, sans doute pour qu'on ne se hâte pas de trop vite comprendre ou de trop vite l'aplatir dans une triviale théorie de la connaissance :

« Il ne s'agit pas du problème classique de l'erreur, mais d'une manifestation concrète à apprécier "cliniquement", où se révèle non pas un défaut de représentation, mais une vérité d'une autre référence que ce, représentation ou pas, dont elle vient troubler le bel ordre [...].

En ce sens on peut dire que cette dimension, même à n'y être pas explicitée, est hautement différenciée dans la critique de Marx. Et qu'une part du renversement qu'il opère à partir de Hegel est constituée par le retour (matérialiste, précisément de lui donner figure et corps) de la question de la vérité. Celle-ci dans le fait s'impose, irions-nous à dire, non à prendre le fil de la ruse de la raison, forme subtile

1. J. Lacan, « Du sujet enfin en question », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 234.

dont Hegel la met en vacances, mais à déranger ces ruses (qu'on lise les écrits politiques) qui ne sont de raison qu'affublées ² [...]. »

En 1967 déjà, ce n'est plus dans un rapport de la vérité éruptive au bel ordre du savoir que Lacan inscrit le symptôme mais dans un rapport au réel, ou en tout cas à un réel. Il délaisse, pour ainsi dire, le champ de la philosophie et le rapport de l'hystérique Marx au savoir du maître Hegel pour situer le symptôme dans le rapport des sujets au réel de leurs conditions sociales d'existence. C'est dans cette veine que Lacan est conduit à établir une équivalence entre le symptôme en tant que « forme de la vérité » et l'idéologie. Cette articulation est mise en place à partir d'un développement autour du champ de l'Un, dans son séminaire du 10 mai 1967 (*La Logique du fantasme*) :

« [...] c'est de là, de ce champ Un, de ce Un fictif – de ce Un auquel se cramponne toute une théorie analytique [...], [...] c'est de là que parle toute vérité en tant que pour nous analystes et pour bien d'autres, avant même que nous soyons apparus – quoique pas bien longtemps – pour une pensée qui date [...] [du] tournant marxiste : la vérité n'a pas d'autre forme que le symptôme. Le symptôme, c'est-à-dire la signifiante des discordances entre le Réel et ce pourquoi il se donne, l'idéologie si vous voulez, mais à une condition, c'est que, pour ce terme, vous alliez jusqu'à y inclure la perception elle-même ; la perception, c'est le modèle de l'idéologie, c'est un crible par rapport à la réalité. Et d'ailleurs pourquoi s'en étonner, puisque tout ce qui existe d'idéologie depuis que le monde est plein de philosophes, ne s'est jamais construit que sur une réflexion première qui portait sur la perception ³ ».

Contentons-nous de retenir *a minima* que le symptôme, désormais, est la forme de la vérité et que sa fonction est de suppléer au retrait du réel, à son caractère non directement saisissable. Soulignons enfin que l'équivalence établie entre symptôme et idéologie atteste que le symptôme est l'index d'une division, et notamment d'une division entre reconnaissance et méconnaissance, voire entre reconnaissance et déni.

Dans « La troisième » et *R.S.I.*, texte et séminaire quasi contemporains, Lacan déplace l'accent mis jusque-là sur le symptôme

2. *Ibid.*

3. J. Lacan, *La Logique du fantasme*, séminaire inédit, leçon du 10 mai 1967.

mensuel 38

comme « être de vérité » pour insister sur sa dimension de réel. Désormais, c'est le lien social, et en particulier le discours du maître, qui devient le concept et la référence sur lesquels s'étaye et se définit le symptôme. Pourquoi ?

Le lien social, parce que, même si c'est avec d'autres catégories, c'est le champ investi par Marx. Le discours du maître, parce que c'est la structure de discours régie par le « désir du maître », désir dont Lacan énonce la formule au plus simple par le « désir que ça marche » et en particulier « que ça travaille », ne serait-ce qu'en raison de ceci que l'esclave, le travailleur constitue la référence de ce discours, soit « ce qu'il avoue vouloir maîtriser ».

On comprend dès lors pourquoi Lacan définira le symptôme comme « ce qui vient du réel », allant même jusqu'à considérer que « le sens du symptôme, c'est le réel, le réel en tant qu'il se met en croix pour empêcher que marchent les choses au sens où elles se rendent compte d'elles-mêmes de façon satisfaisante, satisfaisante au moins pour le maître ⁴ ». C'est également en référence au discours et à la fonction du semblant qui en est constituante que Lacan va isoler, en une formulation restée mémorable, ce qu'il appelle symptôme social, à l'exclusion de tout autre : « Il n'y a qu'un seul symptôme social : chaque individu est réellement un prolétaire, c'est-à-dire n'a nul discours de quoi faire lien social, autrement dit semblant ⁵. »

Une des opérations de Lacan a donc consisté à détourner la notion de prolétaire de Marx, d'une part pour la réinscrire dans sa théorie des discours et d'autre part pour y fonder à nouveaux frais son attribution de l'invention du symptôme à Marx. Ici, c'est le passage historique du féodalisme au capitalisme qui nous en livre la clé et le procès : « Chercher l'origine de la notion de symptôme, qui n'est pas du tout à chercher dans Hippocrate, qui est à chercher dans Marx, qui le premier dans la liaison qu'il fait entre le capitalisme et quoi ? le bon vieux temps, ce qu'on appelle quand on veut enfin ! tâcher de l'appeler autrement, le temps féodal. Lisez là-dessus toute la littérature : le capitalisme est considéré comme ayant certains

4. J. Lacan, « La troisième », intervention au congrès de Rome (31 octobre 1974-3 novembre 1974), parue dans *Lettres de l'École freudienne*, n° 16, 1975, p. 177-203 (et fascicule de Patrick Valas, p. 7).

5. *Ibid.* (et fascicule de Patrick Valas, p. 8).

effets, et pourquoi en effet, n'en aurait-il pas ! Ces effets sont somme toute, bénéfiques, puisqu'il a l'avantage de réduire à rien l'homme prolétaire, grâce à quoi l'homme prolétaire réalise l'essence de l'homme. Et d'être dépouillé de tout est chargé d'être le messie du futur. Telle est la façon dont Marx analyse la notion de symptôme ⁶. »

Je passe rapidement sur cette notion de symptôme social qui m'avait jadis pas mal occupé pour dire ceci : qu'il soit référé à la vérité ou à un réel, le symptôme marxien est signe, n'est que signe, index ou forme de la vérité. C'est en cela que, s'il précède le symptôme freudien, ce dernier est loin de s'y réduire. En quoi ? C'est ce qu'il convient à présent d'établir.

L'opération freudienne

À la critique marxienne qui met au jour la dimension du symptôme en le faisant relever de la dimension de la vérité, et cette vérité d'une autre référence que le vrai produit par le savoir, Lacan oppose donc le saut de l'opération freudienne.

Même si Lacan y reviendra plus tard, amendant ou corrigeant telle ou telle affirmation excessive, toute son élaboration visera à montrer en quoi le symptôme particulier, le symptôme freudien offert par le névrosé au déchiffrement analytique, est irréductible au symptôme marxien. À quoi tient cette irréductibilité ?

Cette irréductibilité tient d'abord, à suivre Lacan, à sa structure de métaphore et au mode d'articulation de la vérité que cette structure impose. Tout le monde a en mémoire le joli passage de Lacan que je ne résiste pas à citer : « À la différence du signe, de la fumée qui n'est pas sans feu, feu qu'elle indique avec appel éventuellement à l'éteindre, le symptôme ne s'interprète que dans l'ordre du signifiant. Le signifiant n'a de sens que dans sa relation à un autre signifiant. C'est dans cette articulation que réside la vérité du symptôme. Le symptôme gardait un flou de représenter quelque irruption de vérité. En fait il est vérité, d'être fait du même bois dont elle est faite, si nous posons matérialistement que la vérité, c'est ce qui s'instaure de la chaîne signifiante ⁷. » Ici donc s'opère le saut freudien, dans la

6. J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, leçon du 18 février 1975.

7. J. Lacan, « Du sujet enfin en question », art. cit., p. 234-235.

mensuel 38

mesure où la vérité qui s'instaure de la chaîne signifiante, de concerner le sexuel, est d'un autre ordre que celle que Marx diagnostique dans le social. À le traduire dans le lexique freudien, c'est celle qui s'instaure du refoulement.

Lacan, quant à lui, propose du gîte de cette vérité – première occurrence, peut-être, de ce qui sera l'inconscient lacanien – une détermination plus large puisqu'il l'origine, non pas du refoulement, même originaire (*Urverdrängung*), mais de la symbolisation primordiale comme telle : « Nous enseignons suivant Freud que l'Autre est le lieu de cette mémoire qu'il a découverte sous le nom d'inconscient, mémoire qu'il considère comme l'objet d'une question restée ouverte en tant qu'elle conditionne l'indestructibilité de certains désirs. À cette question nous répondrons par la conception de la chaîne signifiante, en tant qu'une fois inaugurée par la symbolisation primordiale (que le jeu : *Fort ! Da !*, mis en lumière par Freud à l'origine de l'automatisme de répétition, rend manifeste), cette chaîne se développe selon des liaisons logiques dont la prise sur ce qui est à signifier, à savoir l'être de l'étant, s'exerce par les effets de signifiant, décrits par nous comme métaphore et comme métonymie ⁸. »

Mais ce qui distingue par-dessus tout le symptôme freudien du symptôme marxien, c'est le rapport à la castration, sa détermination par la castration en tant qu'elle est « la clef de ce biais radical du sujet par où se fait l'avènement du symptôme ⁹ ». Les conséquences à tirer de ce rapport à la castration, tant sur le versant du sens – la signification phallique – que sur celui de la jouissance – la jouissance phallique et son au-delà –, vont constituer un des aspects les plus originaux de la contribution lacanienne à la psychanalyse.

De la vérité au réel

Pour explorer ce troisième point de mon exposé, je vous propose de partir de ceci : les cliniques du symptôme n'ont pas affaire qu'à la structure du symptôme ou à ses types. C'est qu'en plus des types de symptômes, il y a les formes de symptômes. Ces formes du symptôme s'imposent à notre examen dès que nous sortons des

8. J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », dans *Écrits*, op. cit., p. 575.

9. J. Lacan, « Du sujet enfin en question », art. cit., p. 235.

conceptions étroitement psychologiques ou médicales du symptôme. Il est assez remarquable que, à l'instar de Freud, Lacan n'ait jamais cédé à la facilité de réduire le symptôme à ses valeurs strictement psychologiques. J'ajouterai que non seulement il ne cède pas à cette tentation mais il produit les éléments de doctrine qui permettent de dégager le symptôme des adhérences médicales qu'il a conservées dans le corpus freudien lui-même.

Dans cette perspective, on peut dire que c'est la théorie du discours comme fondement du lien social qui lui permet l'articulation du symptôme au culturel et au social ; et, cette fois, sans recours à Marx.

Des quatre discours fondamentaux auxquels il ramène les types de liens sociaux dans les sociétés historiques – c'est-à-dire les sociétés dominées par le discours du maître –, Lacan en isole un qui a, selon lui, le privilège de livrer la structure même de l'inconscient. C'est le discours du maître – ainsi dénommé parce que c'est le signifiant maître (S1) qui y occupe la position dominante –, en tant qu'il commence avec « la prédominance du sujet, en tant qu'il tend justement à ne se supporter que de ce mythe ultra-réduit, d'être identique à son propre signifiant ¹⁰ ». Il y a donc une primarité du discours du maître, qui va de pair avec sa primauté, ne serait-ce qu'en raison de sa congruence avec le discours de l'inconscient.

Permettez-moi de dire, pour aller vite, qu'en tant que structure instituée mais aussi instituant, le discours du maître comporte une inertie particulière qui tient au fait que chaque élément y est à sa place. Il y a homogénéité des termes et des places : le S1 y occupe la position dominante, le savoir, la place de la jouissance – celle de l'esclave, du travailleur – le sujet, \$, la place de la vérité et le plus-de-jouir, *a*, celle de la production.

En tant que tel, il est donc le discours de l'ordre, du commandement, de l'injonction, de la prescription. Du côté de l'assujetti, seule est requise l'obéissance, la soumission. Seulement, l'obéissance absolue à un commandement tout aussi absolu est incompatible avec la catégorie de sujet de l'inconscient, en tant que l'opération de sa causation trouve son achèvement dans le procès de la séparation par quoi se boucle la circularité de la relation du sujet à l'Autre. De cette

10. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 102.

mensuel 38

séparation, en effet, il résulte pour le sujet un statut foncier d'insoumis et d'objecteur.

Si à cela nous ajoutons l'exclusion du fantasme comme constitutive du discours du maître – c'est « ce qui le rend aveugle », dit Lacan –, on comprend qu'il induise et rende nécessaire une fonction qui assure au sujet une modalité alternative pour jouir de son inconscient : c'est la fonction du symptôme.

Dans un texte assez ancien mais qui garde tout son prix, il s'agit de sa communication au colloque du CNRS et de la MIRE, « Rencontres avec la psychanalyse : les fonctions du père », Colette Soler écrivait :

« Le fait est que les lois, sur leurs deux versants de prohibition et de prescription, ont à connaître du symptôme, car celui-ci est synonyme ou de désordre ou de déficit social. L'avis en est explicite chez Freud, le malade le plus bénin est une perte pour la civilisation qui requiert la disponibilité des énergies, des talents et des bonnes volontés. En effet, qu'il soit simple inhibition ou plus positivement angoisse, sa traduction en déficit des possibilités individuelles d'adaptation ou d'initiative est immédiate. Que l'on songe à quelques-unes des compulsions transgressives de la névrose ou de la perversion, de la bénigne kleptomanie, par exemple, à l'exhibitionnisme, ou même au crime symptomatique, et l'on saisit que le symptôme se traduit directement en insubordination. Quoiqu'elles ne soient pas vraiment d'actualité, les névroses dites de guerre sont à cet égard paradigmatiques de cas de figure plus modernes. Elles offrent d'ailleurs l'exemple d'une demande explicite adressée du législateur au psychanalyste, et dont on sait que Freud fit grand cas à propos du traitement électrique des névroses. Sa conclusion est saisissante : certes, c'est l'angoisse, à laquelle le sujet ne peut rien, qui le soustrait aux services de guerre, mais, dit Freud, il n'y a pas de différence fondamentale avec le choix de l'objecteur de conscience. Simplement, le premier ne sait pas que la vérité de son angoisse est un refus, celui de sacrifier sa libido narcissique. À quoi s'ajoute éventuellement un recul à l'endroit de ses propres pulsions meurtrières. Le symptôme s'avère ici équivalent à une dissidence. De là, deux glissements possibles pour dire ou bien que le malade est un hors-la-loi, ou bien, à l'inverse, que l'insubordonné est un malade ¹¹. »

11. C. Soler, Communication « Rencontres avec la psychanalyse : les fonctions du père » au colloque du CNRS et de la MIRE, p. 265-266.

Que le symptôme soit noué au social apparaît désormais comme une évidence. Sans l'Autre, ses prescriptions et ses prohibitions, il paraît difficile de concevoir la quasi-totalité des conduites, des pensées, voire des manifestations corporelles (atteintes de fonctions ou d'organes) qui font symptômes pour un sujet. Reste cependant à faire valoir comment, selon quelles perspectives on peut articuler le problème du symptôme selon les deux pôles de l'Autre (social) et du sujet.

Risquons la construction suivante.

Que le symptôme soit être de vérité, qu'il soit mobilisable dans un savoir dans lequel il peut éventuellement se dissoudre, ne devrait pas nous faire perdre de vue que du symptôme – comme désordre ou déficit social –, il n'y en a que là où il y a défaut subjectif de maître, c'est-à-dire là où l'impuissance imaginaire triomphe, y compris en revêtant les oripeaux de l'impossible.

Or, la maîtrise comme instauratrice d'ordre, et comme réglementant le champ de la jouissance, notamment sexuelle, est une fonction du social. Une société historique quelle qu'elle soit est donc toujours dominée par une ou plusieurs figures de la maîtrise (politique, économique, religieuse, épistémique, etc.). Que les figures du maître changent, ou que la figure dominante tourne, elle ne sort pas pour autant du lien social de la maîtrise ou de la dissymétrie qui la fonde.

Le symptôme, en tant qu'il est induit et déterminé par le social, le rapport à l'Autre, se constitue comme une réponse, $s(A)$, une objection du sujet à une ou à des figures de la maîtrise. Pourquoi ? Parce que, au fond, et son déchiffrement l'atteste, le symptôme est toujours corrélé à un commandement, à un « il faut... », côté Autre social, et à un « je n'y arrive pas », côté sujet. Naturellement, leurs formes négatives existent aussi bien : « Il ne faut pas... », à quoi répond : « Je ne peux pas ne pas... »

En conséquence, les formes historiques et culturelles du symptôme et les fonctions qu'il empêche varient selon les coordonnées du discours du maître, des figures et des dispositifs de maîtrise. Pour illustrer cette affirmation, nous pouvons mettre en face des signifiants maîtres qui ordonnent notre existence (travail, école, propriété, jouissance sexuelle, santé, etc.) quelques formations de symptômes

mensuel 38

(stress, répétition d'accidents du travail, absentéisme, symptômes scolaires, impuissance, frigidité, éjaculation précoce, anorexie, boulimie, etc.) dont nous avons des raisons de penser qu'elles n'existeraient pas indépendamment de la fonction que les signifiants auxquels elles renvoient assurent dans l'économie du discours du maître qui, aujourd'hui, nous domine.

Chaque symptôme rend lisible sinon visible le fait qu'il est dans son fond un mode d'objection, de refus ou d'insoumission du sujet à ce que prescrit ou proscriit le discours du maître (sous ses formes morale, juridique, idéologique, etc.). Ce refus, cette objection ou insoumission a valeur d'un dire que non. D'où, peut-être, le rapprochement que Lacan opérera entre symptôme et fonction paternelle. L'homologie de structure (métaphore) se trouve redoublée par une homologie de fonction. Je dirai que cette fonction, topologique dans son statut, est une fonction de nouage, c'est-à-dire aussi bien de capitonnage.

Le symptôme ajusté à la « lalangue » et au parlêtre

Lacan aura donc exploré jusque dans ses moindres recoins la doctrine freudienne du symptôme. Mais le plus remarquable est que son élaboration propre se poursuivra bien au-delà des trois « mouvements » au travers desquels il a développé le thème freudien : le symptôme comme métaphore (signifiant), le symptôme comme jouissance et le symptôme dans son rapport au discours.

C'est que chaque pas accompli par Lacan, chaque avancée réalisée dans la doctrine se sont répercutés dans sa théorie du symptôme. Par-delà les quelques points qui ont jusqu'ici mobilisé notre attention, il convient d'introduire maintenant quatre des perspectives nouvelles ouvertes sur le symptôme :

- le retour au signe et sa réhabilitation au regard du signifiant en tant que catégorie dans l'expérience et la théorie psychanalytiques ;
- la reconsidération du symptôme à partir de la « fonction de l'écrit » et donc le statut de la lettre ;
- l'approche du symptôme, au-delà de sa structure, de ses types et de ses formes, comme fonction, ainsi que la mise en évidence de l'isomorphisme de la fonction du symptôme et de la fonction paternelle ;

– la réinterrogation des fondements de la psychanalyse à partir du symptôme comme hors-discours et à partir de ce que changent, à la conception de la structure, l'équivalence du réel, du symbolique et de l'imaginaire et la pluralisation du Nom-du-Père.

Arrêtons-nous d'abord au mouvement qui fait passer Lacan du signifiant au signe, et du signe à la lettre, dans l'affinement de sa doctrine du symptôme. Dire que la clinique du symptôme, et d'une manière plus générale la clinique analytique est, pour Lacan, non pas une clinique du signifiant mais une clinique du signe peut passer pour paradoxe. Les textes les plus célèbres de Lacan, tout le volume des *Écrits*, et les commentateurs les plus autorisés ne plaident-ils pas contre ? Depuis le « Discours de Rome » et, de manière plus décisive, depuis « L'instance de la lettre... », l'« orientation lacanienne » ne s'est-elle pas définie et propagée comme une logique du signifiant et de ses effets ? Peut-on et doit-on, parce qu'elle est fondatrice, passer sous silence que cette doctrine est sinon récusée, en tout cas modifiée, amendée ?

La position de Lacan, en 1970, est sans équivoque, lorsqu'il écrit dans sa « Radiophonie » :

« D'abord que, sous prétexte que j'ai défini le signifiant comme ne l'a osé personne, on ne s' imagine pas que le signe ne soit pas mon affaire ! Bien au contraire, c'est la première, ce sera aussi la dernière. Mais il y faut ce détour. [...]

Si le signifiant représente un sujet, selon Lacan (pas un signifié), et pour un autre signifiant (ce qui veut dire : pas pour un autre sujet), alors comment peut-il, ce signifiant, tomber au signe qui de mémoire de logicien, représente quelque chose pour quelqu'un ?

C'est au bouddhiste que je pense, à vouloir animer ma question cruciale de son : Pas de fumée sans feu.

Psychanalyste, c'est du signe que je suis averti. S'il me signale le quelque chose que j'ai à traiter, je sais d'avoir à la logique du signifiant trouvé à rompre le leurre du signe, que ce quelque chose est la division du sujet : laquelle division tient à ce que l'autre soit ce qui fait le signifiant, par quoi il ne saurait représenter un sujet qu'à n'être un que de l'autre ¹². »

12. J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 412-413.

mensuel 38

Si Lacan revient au signe pour y ordonner le principe de lecture du symptôme, c'est parce que seul le signe permet de penser la connexion du signifiant, du sujet et de la jouissance, d'être le produit hors discours d'un chiffage. C'est cette idée que l'inconscient chiffre la jouissance, et peut-être, plus radicalement, que le jouir est dans le chiffage – ce qui n'exclut pas le jouir du déchiffage aussi bien (cf. la durée des analyses) – qui conduira Lacan à une distinction fine et subtile entre signe et signifiant, distinction dont le fondement tient à ceci : la batterie du signifiant est donnée dans la langue, côté universel, tandis que le signe, lui, est propre à chacun, en tant qu'il est définissable comme un signifiant élevé au plus-de-jouir, c'est-à-dire un signifiant qu'un sujet fait tomber au rang d'objet pour en jouir, indépendamment de ses effets de signifié. On perçoit bien ici en quoi il s'agit d'une approche de la lettre comme fonction de jouissance de l'inconscient.

Il s'en déduit que c'est la connexion du signifiant à la jouissance – à de la libido, pour parler freudien – qui fait tomber le signifiant au signe : à la fois signe de division, c'est-à-dire du sujet, et signe que ça jouit. C'est le statut même du symptôme dans la clinique analytique. L'état terminal de ce symptôme, qu'on appelle aussi sinthome ou lettre, est ce qui reste de ce signe au terme du procès de son déchiffage, du dégagement de ses effets de signifié.

J'en viens à présent à la question de la lettre. Prenant appui sur les travaux de James Février et d'Ignace J. Gelb sur l'écriture, Lacan a essayé d'établir – dès son séminaire sur l'identification – comment s'articulait dans une langue le versant du signifiant et celui de la lettre, par exemple comment l'emprunt d'un matériel d'écriture à un peuple étranger favorise le processus de phonétisation.

Dans son séminaire consacré à l'identification (1961-1962), l'examen du statut de l'écriture dans l'inconscient et dans l'expérience de la psychanalyse orientera Lacan vers la question du nom propre et vers celle des rapports du nom propre, du sujet et du trait unaire. Cette question du nom, reprise et réarticulée à celles relatives au nombre, au cartouche et à la signature, constituera l'une des voies par lesquelles Lacan contribuera à relancer certaines recherches sur les phénomènes psychosomatiques d'abord, sur le statut et la fonction du sinthome ensuite.

Progressivement, et sans doute en raison des effets de la grammatologie derridienne, Lacan va de plus en plus privilégier la dimension de la lettre, la fonction de l'écrit en psychanalyse. Mais la raison décisive d'un tel recentrage sur la lettre nous paraît être, aujourd'hui, l'articulation de plus en plus poussée de la clinique de la fin de l'analyse.

Dans cette mise en ordre, un texte occupe une place tout à fait stratégique. Écrit à son retour du Japon et pris dans le mouvement du séminaire de 1970-1971, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, « Lituraterre » développe une thèse radicale qui va contre l'évidence phénoménologique selon laquelle l'écriture ne serait rien d'autre que la transcription du signifiant. Contre cette conception, il fait valoir que si le signifiant se calligraphie, l'écriture, elle, n'est pas le décalque du signifiant.

Mais Lacan s'inscrit en faux, cette fois-ci contre Freud, que l'écriture serait une impression :

« Si j'avais trouvé recevables les modèles que Freud articule dans une *Esquisse* à se forer de routes impressives, je n'en aurais pas pour autant pris une métaphore de l'écriture. Elle n'est pas l'impression, ce n'en déplaie au bloc magique.

Quand je tire parti de la lettre à Fliess 52°, c'est d'y lire ce que Freud pouvait énoncer sous le terme qu'il forge du WZ, *Wahrnehmungszeichen*, de plus proche du signifiant, à la date où Saussure ne l'a pas encore reproduit (du *signans* stoïcien).

Que Freud l'écrive de deux lettres, ne prouve pas plus que de moi, que la lettre soit primaire ¹³. »

Si l'écriture n'est ni le décalque du signifiant, ni l'impression – la vieille imagerie du morceau de cire : l'application de caractères sur une surface qui en fait mémoire –, qu'est-ce donc ?

L'écriture est ravinement et rature. Par ravinement, il faut entendre très exactement l'opération qui transforme un état du « réel préalable », la surface de la terre, du fait de la rupture des nuées. La rature, elle, est d'un tout autre ordre, pour autant qu'elle se réfère déjà au graphisme, en quoi elle appartient à un champ inséparable de celui du langage. Aussi sa référence, d'introduire l'effacement, le

13. J. Lacan, « Lituraterre » (1971), *Ornicar?*, n° 41, Paris, Navarin, Seuil, avril-juin 1987, p. 8.

mensuel 38

pas-de-trace, est-elle le sujet lui-même, en ce que seul un sujet est à même de mettre en fonction cette dimension.

« Ce qui se révèle de ma vision du ruissellement, à ce qu'y domine la rature, c'est qu'à se produire d'entre les nuages, elle se conjugue à sa source, que c'est bien aux nuées qu'Aristophane me hèle de trouver ce qu'il en est du signifiant : soit le semblant, par excellence, si c'est de sa rupture qu'en pleut, effet à ce qu'il s'en précipite, ce qui y était matière à suspension.

Cette rupture qui dissout ce qui faisait forme, phénomène, météore, et dont j'ai dit que la science s'opère à en percer l'aspect, n'est-ce pas aussi que ce soit d'en congédier ce qui de cette rupture ferait jouissance à ce que le monde ou aussi l'immonde, y ait pulsion à figurer la vie.

Ce qui de jouissance s'évoque à ce que se rompe un semblant, voilà ce qui dans le réel se présente comme un ravinement.

C'est du même effet que l'écriture est dans le réel le ravinement du signifié, ce qui a plus du semblant en tant qu'il fait le signifiant. Elle ne décalque pas celui-ci, mais ses effets de langue, ce qui s'en forge par qui la parle. Elle n'y remonte qu'à y prendre nom, comme il arrive à ces effets parmi les choses que dénomme la batterie signifiante pour les avoir dénombrées¹⁴. »

Linguistique, linguisterie ou philosophie naturelle du langage ? On sait que l'expérience du survol de la « Sibérie soviétique » lors de son voyage au Japon a été déterminante dans l'avènement de cette doctrine de l'écriture de Lacan. L'eau qui tombe des nuages est prise ici comme support pour introduire une nouvelle métaphore des deux niveaux qui structurent le champ du langage au moins depuis Saussure. Ainsi identifie-t-il les nuées au signifiant, au semblant – le thème même de son séminaire de 1970-1971 – et le ravinement au phénomène du signifié.

La métaphore du ravinement, de la pluie sur la surface de la terre qui fait effet d'écriture est donc transposée telle quelle dans le champ du langage. Reste la question : sur quel réel le signifiant fait-il ravinement du signifié ? En psychanalyse, il est difficile de concevoir un autre réel que l'organisme, le vivant qui sert de support à la variable sujet. Il en résulte que la fonction de l'écriture, dans la perspective nouvelle qu'ouvre Lacan, consiste à connecter l'effet de signifié et la jouissance ; elle opère une localisation de la jouissance

14. *Ibid.*, p. 10-11.

au niveau de l'effet de signifié, c'est-à-dire « réalisé », ce qu'il faut bien appeler jouis-sens.

Cette conception de l'écriture comme « ravinement du signifié » dans le réel, dans le réel de la substance jouissante, met en évidence, du même coup, les limites de l'algorithme saussurien pour rendre compte de l'efficace du langage dans l'expérience analytique, de présenter l'inconvénient de refouler, voire de forclure ce qu'il en est de la jouissance, de se constituer comme toute discipline scientifique sur le fonds de son exclusion. D'où le recours à la catégorie de discours, qui permet de penser simultanément les rapports signifiants et leurs effets de jouissance.

L'écriture, dirons-nous, est ce par quoi l'effet de discours, au niveau du signifié, peut être fixé. Lacan, jouant de l'homophonie, évoque le passage du littéral au littoral. En effet, la lettre « fait bord » entre le savoir et la jouissance, c'est-à-dire qu'elle sépare dans le même temps qu'elle connecte, comme toute frontière. Une telle localisation de la lettre, entre savoir et jouissance, à la place du signifié saussurien, implique *a minima* que l'écriture n'est pas primaire. Mais, si elle n'est pas primaire, c'est moins au regard du signifiant ou de la parole que du discours.

D'ailleurs, cette position est clairement affirmée par Lacan quand il loge quasiment à la même enseigne Serge Leclair et Jacques Derrida – *Psychanalyser* et *De la grammatologie*, et dans une moindre mesure *L'Empire des signes* de Roland Barthes, constituant les textes avec lesquels il dialogue ou, parfois, polémique :

« La lettre n'est-elle pas [...] littorale plus proprement, soit figurant qu'un domaine tout entier fait pour l'autre frontière, de ce qu'ils sont étrangers, jusqu'à n'être pas réciproques.

Le bord du trou dans le savoir, voilà-t-il pas ce qu'elle dessine. Et comment la psychanalyse, si, justement ce que la lettre dit "à la lettre" par sa bouche, il ne lui fallait pas le méconnaître, comment pourrait-elle nier qu'il soit, ce trou, – de ce qu'à le combler, elle recoure à y invoquer la jouissance ?

Reste à savoir comment l'inconscient que je dis être effet de langage, de ce qu'il en suppose la structure comme nécessaire et suffisante, commande cette fonction de la lettre.

Qu'elle soit instrument propre à l'écriture du discours, ne la rend pas impropre à désigner le mot pris pour un autre, voire par un autre, dans

mensuel 38

la phrase, donc à symboliser certains effets de signifiant, mais n'impose pas qu'elle soit dans ses effets primaire.

Un examen ne s'impose pas de cette primarité, qui n'est même pas à supposer, mais de ce qui du langage appelle le littoral ou littéral.

Ce que j'ai inscrit, à l'aide de lettres, des formations de l'inconscient pour les récupérer de ce dont Freud les formule, à être ce qu'elles sont, des effets de signifiant, n'autorise pas à faire de la lettre un signifiant, ni à l'affecter, qui plus est, d'une primarité au regard du signifiant.

Un tel discours confusionnel n'a pu surgir que de celui qui m'importe. Mais il m'importe dans un autre que j'épingle, le temps venu, du discours universitaire, soit du savoir mis en usage à partir du semblant¹⁵. »

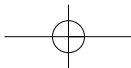
La position de Lacan sur l'écriture est donc à la fois ferme et subtile. Elle tient son intérêt et sa pertinence de ce que l'invention de la catégorie déplace les coordonnées de la question de l'écriture. Aussi, les interrogations, les débats sur la primarité ou la secondarité de la lettre par rapport au signifiant ratent l'essentiel. Ce qui vaut, en effet, c'est le discours, le déchiffrement et la lecture, sans lesquels la question des rapports entre le signifiant et la lettre, la parole et l'écriture n'aurait même pas de sens.

Cette doctrine de la lettre, bien avant l'introduction du paradigme borroméen, orientera la perspective de J. Lacan sur la fin de l'analyse et sur le destin du symptôme. C'est non pas tant le déchiffrement, mais l'interprétation qui en livre la clef, en tant que l'interprétation est la condition de jouissance de la lettre à laquelle le procès analytique réduit le symptôme : « Sous le pont Mirabeau certes, comme sous celui dont une revue qui fut la mienne se fit enseigne, à l'emprunter ce pont-oreille à Horus Apollo, sous le pont Mirabeau, oui, coule la Seine primitive, et c'est une scène telle qu'y peut battre le V romain de l'heure cinq (cf. L'Homme aux loups). Mais aussi bien n'en jouit-on qu'à ce qu'y pleuve la parole d'interprétation¹⁶. »

C'est donc sur le fonds de sa doctrine de la lettre et de sa reconsidération de sa doctrine de la psychose qu'il convient de situer le grand tournant du séminaire et des textes sur Joyce qui, à travers un concept renouvelé du symptôme, dégage les perspectives d'une psychanalyse proprement lacanienne, c'est-à-dire ajustée au champ lacanien de la jouissance et à l'inconscient réel.

15. *Ibid.*, p. 7-8.

16. *Ibid.*, p. 11.

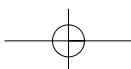


Je ne poursuivrai pas davantage. Le parcours ici esquissé suffit à attester que l'approche lacanienne du symptôme n'est pas d'un seul tenant ; d'où mon hypothèse de la bifurcation. Elle a consisté, cette approche, en un triple mouvement d'extension, d'orientation et de réduction du symptôme.

Extension d'abord : la contribution lacanienne à la doctrine du symptôme a consisté, par-delà sa réduction à un phénomène de langage, à étendre, à élargir le champ des phénomènes symptomatiques, à pousser leurs limites bien au-delà de leur détermination freudienne première. Mais, dans cette opération, c'est Lacan qui se révèle le plus freudien des « postfreudiens », dans son effort jamais démenti de ne pas perdre de vue l'essence du symptôme freudien. Ainsi, au lieu de renoncer au symptôme au profit du caractère, de l'organisation ou de la personnalité, il a au contraire initié le mouvement de réinscription de la « grande névrose moderne, narcissisme et névrose caractérielle » dans le champ freudien. Parallèlement, il a promu un concept du symptôme qui, en privilégiant la fonction de ce dernier, a étendu le statut de symptôme à des phénomènes et à des réalités jusque-là restés en dehors de son champ de validité : père, femme, enfant, psychanalyste, œuvre, etc. D'où le deuxième mouvement.

Orientation ensuite : l'extension du symptôme a eu pour effet un décentrement par rapport à l'ordre symbolique, qui est apparu beaucoup moins autonome dans son fonctionnement. Freud l'avait déjà aperçu : le symptôme n'a pas que du sens (*Sinn*), il a aussi une signification (*Bedeutung*), c'est-à-dire une référence. Derrière le sens, il y a toujours la signification, c'est-à-dire le fantasme et ce que le fantasme couvre, voile : le réel, la fixation pulsionnelle. C'est cette orientation, du symbolique vers le réel, qui sera déterminante pour le troisième mouvement.

Réduction enfin : dès lors, c'est la visée de l'opération analytique sur le symptôme elle-même qui change. Pour autant qu'il n'est pas simple « échafaudage de signifiants », qu'au fond il est une réponse du sujet au traumatique du réel, il convient de le vider du sens pour atteindre ce point où il est réduit à ce hors-sens – un des noms du réel lacanien – auquel le sujet peut s'identifier et dont il lui est permis d'user pour jouir de son propre inconscient.



Ana Canedo

À partir de la place du réel pour le sujet *

Je voudrais avancer ici dans mon interrogation sur ce qui fonde la relation au savoir quand, à la fin de l'analyse, la fiction du rapport à l'analyste soutenue dans le fantasme devient évidente pour le sujet, en même temps que continue d'opérer la relation au savoir. D'où provient ce savoir, sorte de savoir-faire, à travers les dits de l'analysant ?

La problématique de la fin de l'analyse est traitée par Lacan depuis le début de son enseignement. Le moment de conclure se développe ainsi dans ses thèses, pour ponctuer ce temps qui est préparé, dans son articulation logique, dans le transfert. Avec l'invention du dispositif de la passe dans son École, il s'agissait de reprendre – au-delà des effets thérapeutiques de l'analyse – la possibilité de produire « de l'analyste », puisque personne ne peut être, une fois pour toutes, psychanalyste. Lacan ajoute la singularité que la psychanalyse didactique ne saurait produire que « de l'analyste ».

La position même de l'analyste est affectée dans la cure, si bien qu'elle est marquée au commencement et à la fin d'une manière bien différenciée.

Comme nous le savons, l'analyste est celui qui instaure la structure de l'Autre au commencement de l'analyse ; il soutient le transfert, la fiction du sujet supposé savoir, tout en sachant le manque de garantie de l'Autre. Instaurer ce savoir à la fin est un paradoxe, qui tient à la nature même de l'acte analytique, de prendre en charge le rebut de l'expérience, c'est-à-dire l'inassimilable au signifiant. Dans la passe, il s'agirait alors de pouvoir noter ce passage ; de savoir quelles conséquences le sujet va tirer de ce trou, de ce manque dans

* Séminaire École de l'EPFCL-France, avril 2008.

ce qui faisait pour lui des garanties, du désir, de la jouissance, voire du savoir.

De cette façon, ce savoir sur l'inconsistance de l'Autre suppose un rapport particulier à la castration, mais aussi un savoir par rapport à la sexualité, parce que, du point de vue du psychisme, il n'y a aucune possibilité de rapport sexuel, tant les sexes ne se complètent pas. Par ailleurs, c'est un savoir qui s'articule, avec l'impossibilité du sens et la signification, pour dire la vérité de l'inconscient. Autrement dit, la formation de l'analyste est solidaire de la conclusion. L'analyse didactique obtient une nouvelle dimension dans l'enseignement de Lacan. De ce point de vue, il faudrait que la modification de la position subjective de l'analysant se matérialise dans l'expérience.

Au manque de garantie de l'Autre pour donner le titre d'analyste, Lacan répond que l'analyste ne s'autorise que de lui-même, et de quelques autres, dans sa propre analyse, en premier lieu. Tandis que c'est l'expérience même qui pourrait révéler *du* désir de l'analyste ; le désir qui maintient dans l'opacité les désirs propres de sa personne, pour occuper ainsi la place du semblant de l'objet petit *a*, c'est-à-dire ce qui est « le rôle de l'analyste ».

Dans le moment de conclure, on requiert des scansion, à réaliser dans ce qu'on désigne comme la passe clinique – moment où confluent les deux faces de l'acte analytique : celle de l'analyste, qui favorise le détachement, et celle du sujet analysant, pour qui s'ouvrirait la possibilité d'occuper la place d'analyste.

À partir de la place du réel pour le sujet

Dans les années 1960, Lacan propose la traversée du fantasme pour la fin de l'analyse.

« À partir de la place du réel pour le sujet » est une expression tirée du « Compte rendu du séminaire "La logique du fantasme" ¹ ». Pendant que l'objet est concerné, le fantasme constitue l'écran imaginaire qui voile le pulsionnel ainsi que sa porte d'accès.

Dans le séminaire, nous trouvons les portées du fantasme fondamental, que l'analysant construit dans l'analyse, reprenant le

1. J. Lacan, « Compte rendu du séminaire "La logique du fantasme" », 1966-1967, où il dit : « L'entrée unique au réel pour le sujet est le fantasme » (*Reseñas de enseñanza*, Ed. Manantial, p. 44).

mensuel 38

deuxième temps distingué par Freud dans son texte « Un enfant est battu ». Le fantasme fondamental a une valeur d'axiome ; il s'agit d'un énoncé symbolique fondateur, qui peut être déduit des dits et faits de l'analysant, aux rencontres de son existence, mais il n'est pas interprétable. Il s'agit là d'une démonstration logique.

En même temps, l'axiome révèle la dimension de l'impossible que le fantasme voile. Nous pourrions dire que dans le trajet de l'analyse il serait possible de trouver le pas qui va de l'impuissance à la démonstration de l'impossibilité ; il s'agirait de vérifier dans « l'histoire », c'est-à-dire dans les marques du rapport du sujet avec le désir de l'Autre, les impasses où cette impossibilité a été portée à l'impuissance.

La traversée du fantasme supposait déjà le travail subjectif de deuil des identifications idéales, par lesquelles le sujet croyait soutenir son être ; mais aussi le deuil par le détachement de l'objet petit *a*, autour de la place du semblant que l'analyste occupait au cours du transfert. Il suppose un déchiffrement des élaborations imaginaires, liées à la rencontre avec la perte réelle, pour pouvoir supporter les effets narcissiques qu'elle produit. C'est le temps dont a besoin le sujet pour subjectiver sa relation au manque radical qui est le sien, qui le concerne dans sa relation au désir de l'Autre.

Au cours des années 1970, Lacan continue son interrogation sur la fin de l'analyse qu'il formulait dans son séminaire *Encore* : comment l'être peut-il savoir quelque chose ? Comment apprend-il à saisir ?

Lacan avance encore en 1976 dans sa théorie en expliquant l'identification au symptôme pour la fin de l'analyse, un point d'arrêt du travail de déchiffrement de l'inconscient, qui aurait des conséquences dans le rapport du savoir du sujet avec le réel. Depuis cette perspective, nous pouvons comprendre comment le réel acquiert son statut propre, qui n'est pas assimilable par le sens, plus encore, qui est contraire au sens.

Pour Lacan, il s'agit dans l'analyse d'élever l'impuissance à l'impossibilité logique, c'est-à-dire à celle qui incarne le réel. À cause de cette impossibilité logique, on pourrait faire du savoir un savoir particulier sur ce qui concerne le plus intime de la jouissance, de l'exil intérieur lié au non-rapport entre les sexes, et des conséquences

éthiques que le sujet pourrait donner à ce savoir (à mon avis, ce que nous pouvons écouter quelquefois dans le dispositif de la passe). D'autres fois, les événements de l'histoire se déploient selon une certaine logique ; l'objet petit *a*, plus-de-jouir, apparaît encadré dans les signifiants maîtres, dans le fantasme. Des effets thérapeutiques de l'analyse et des réussites dans la vie quotidienne méritent d'être notés, mais il manque peut-être encore d'y faire un deuxième tour dans l'analyse.

Parfois, la précipitation pourrait prendre la voie du passage à l'acte, de la sortie avant terme. On pourrait dire que la « fonction de la hâte » n'arriverait pas à se matérialiser, dans la conséquence de l'acte.

De là ma question du début : quel est le statut du savoir qui porterait l'analysant à faire un deuxième tour dans l'analyse, encore ?

« Nous ne pouvons atteindre que des bouts de réel ² »

Dans le séminaire *Le Sinthome*, Lacan signale que, par rapport au savoir de l'analyse, « nous ne pouvons atteindre que des bouts de réel [...] autour duquel la pensée brode (des histoires), mais son stigmate, à ce réel [...] c'est de ne se relier à rien ³ ». De cette façon, dit-il, le savoir même de la psychanalyse ne se soutient pas que de l'élément, des formulations avec la lettre ; c'est un savoir qui opère à partir du symbolique, mais qui vise à cerner le réel de la jouissance mis en rapport avec le savoir de l'inconscient.

Lacan fait référence à l'écriture de la chaîne borroméenne, comme l'une de ses versions de l'écriture qu'il avait données auparavant sur la structure du sujet et l'opération de l'analyse. Une version conclusive pour lui qui serait appuyée sur ses formulations précédentes mais ouverte aux recherches futures sur sa portée.

Avec la notion de « varité » – une sorte de lapsus entre *variété* et *vérité* qui comprend l'objet petit *a* –, Lacan nous enseigne qu'il existe des versions, des variations du savoir sur la vérité. Plus encore, en allant à la recherche de la vérité, on peut s'éloigner de n'importe quel savoir relatif au réel.

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 123.

3. *Ibid.*

mensuel 38

Dans l'analyse, on pourrait saisir quelque chose de l'impuissance de la parole : « La vérité est strictement impossible à dire, elle ne peut se dire qu'à moitié [...] le mi-dire, c'est un pur et simple ratage de la vérité ⁴. »

Lacan évalue alors ce qui vise le réel, en se servant de la fonction de l'écriture, en guise des formulations du discours de la science, pour écrire un savoir du réel. Mais le réel que tente de cerner la psychanalyse est d'une autre nature. Il s'agit d'écrire certaine fonction de bord du réel de la jouissance, « dont il ne peut pas s'inscrire mais à partir d'une impasse de la formulation », donnant lieu ainsi au nouveau.

De cette façon, Lacan l'applique à ses mathèmes comme *des bouts de réel* qui surgissent de sa rencontre avec les impasses dans la clinique et la théorie. Avec une ironie fine, il signale que son propre sinthome serait l'invention du réel, comme réponse à celui de Freud qui est l'invention de l'inconscient ⁵. Nous pouvons noter ici que c'est un savoir qui doit être inventé, un savoir au deuxième degré, qui noue l'imaginaire et le symbolique au réel, mais ce n'est pas une invention quelconque. Ainsi, il lui aurait été nécessaire d'ajouter la notion d'identification au sinthome incluant le symptôme, comme la production d'un savoir possible à obtenir, très particulier. En effet, la *varité* du symptôme met au premier plan la singularité des marques de jouissance.

Dans le séminaire *Le Sinthome*, Lacan privilégie le symptôme comme un événement du corps, une façon de jouir de l'inconscient. De cette façon, après le détachement de l'enveloppe formelle du symptôme par son déchiffrement dans l'analyse, son noyau réel se révélerait comme le noyau de jouissance, le plus singulier à chaque individu.

L'individu est une notion du séminaire *Encore* pour mettre en évidence que le sujet de l'inconscient est incarné dans un corps. Dans la jointure de l'inconscient et du corps, le symptôme devient maintenant ce qui fait la suppléance à l'impossible du rapport sexuel qui ne cesse pas de ne pas s'écrire.

4. J. Lacan, « Clôture des Journées de l'École freudienne de Paris », 1977, Lille, inédit en espagnol.

5. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, op. cit., p. 132.

La nature même de l'inconscient se manifeste comme un savoir-faire avec lalangue, formée par des éléments signifiants qui prennent la valeur de signes, de restes du lien libidinal avec l'Autre, mais qui ne sont pas dans un rapport à l'Autre.

Lacan remarque que l'origine du trauma ne doit pas se chercher dans l'« autre scène » de l'inconscient, parce que, à la limite, le trauma dépend de l'incidence de lalangue sur le vivant. La présence d'un trou dans le savoir – *trou-matisme* – implique des séquelles, des marques de jouissance qui tracent les voies signifiantes de la répétition dans le symptôme. Ainsi, dans les scènes découpées de la névrose infantile, restent les ébauches de la relation à l'Autre, incarné par les parents. L'insistance de l'analysant à trouver là ses traces s'expliquerait plutôt par le travail du chiffage de la jouissance, dans l'attente de déchiffrement dans l'analyse. Les parents deviendraient de ce fait les représentants des modalités de la demande, sous lesquelles il a commencé à désirer et à aimer, mais en même temps, ce sont eux qui lui ont appris lalangue, celle de l'être *fermé* du réel ⁶.

Dans le discours de l'analyse, c'est l'objet petit *a*, celui qui mettrait au premier plan l'énigme de son plus-de-jouir en connectant avec le noyau réel de son symptôme, qui est pris dans le corps.

C'est l'opération analytique elle-même qui conduit à la cristallisation et à la consistance symptomatiques. C'est ce que Lacan notait déjà en 1954 : « Dans le transfert, le langage des symptômes du sujet de l'inconscient n'est pas tant déchiffré par l'analyste sinon, qu'il vient pour s'adresser à lui de façon de plus en plus consistante ⁷. » Ainsi, nous pouvons noter, dans l'exemple clinique de l'Homme aux rats, les effets du signifiant « rat » sur le sujet, à partir du travail du signifiant dans l'analyse. Mais il ne s'agit pas d'un symptôme quelconque, il devient le symptôme analytique qui se produit dans et pour la névrose de transfert.

Tant que la pulsion n'est pas interprétable, le parcours de la cure révélerait le démontage de la pulsion pour faire apparaître le vide voilé autour duquel tourne le circuit de la demande. Ainsi, il

6. J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, 1976-1977, séminaire inédit, leçon du 19 avril 1977.

7. J. Lacan, « Introduction au commentaire de Jean Hyppolite sur la *Verneinung* de Freud », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 372.

mensuel 38

serait possible d'obtenir, peu à peu, des extraits du réel, au bénéfice du symbolique. Ce serait une forme effective de l'inconscient qui se dépose en faisant, en même temps, un bord à la limite de l'indicible. Ces éléments, ces bouts de réel, dont on ne peut pas faire un résumé, pourraient cependant être enfilés par une déduction logique qui s'ensuit, après coup. Pourtant, il y a quelque chose qui reste au-dehors de toute logique, qui insiste, c'est le symptôme.

Dans le symptôme, nous trouvons d'une part l'insuffisance de la jouissance dans le parlêtre, pour son devenir comme être du langage, et d'autre part le reste de la jouissance du vivant, non asséchée par l'opération du signifiant. Nous pourrions trouver là ce qui pose une barrière infranchissable au savoir.

Lors d'une intervention en 1975⁸, Lacan reprend l'articulation des termes d'*Unerkant* – ce qui n'est pas reconnu, l'ombilic du rêve – et d'*Urverdräng* – le refoulement originaire. Il utilise le terme allemand *un* pour désigner la catégorie de l'impossible, ce qui deviendrait la limite de la symbolisation. De son point de vue, ce qui reste inaccessible au savoir continue d'opérer dans le réel. De cette façon, l'existence du refoulement originaire est postulée à partir de ses effets, le noyau du refoulé, en constituant l'inconscient primordial, inaccessible à la parole.

Ainsi, le quatrième rond du sinthome permettrait de faire suppléance à ce point de faille dans le nœud de la structure. Dans le séminaire *Le Sinthome*, Lacan remplace la notion de nœud borroméen, qu'il avait présentée dans le séminaire *R.S.I.*, par la notion de chaîne borroméenne, pour montrer qu'il est impossible de soutenir la structure psychique avec le nœud des trois anneaux : le réel, le symbolique et l'imaginaire. Il faut ajouter alors un quatrième élément pour les nouer, c'est le sinthome. De telle sorte que, comme il le dit dans ce séminaire⁹, « il n'y a aucune réduction radicale du quatrième terme [...], puisque Freud a pu énoncer [...] qu'il y a une *Urverdrängung*, un refoulement qui n'est jamais annulé. Il est de la nature même du symbolique de comporter ce trou ».

Mais il y a le sens. L'analysant vise à atteindre le savoir sur la vérité à travers le sens. Une fois reconnue la « vérité menteuse » du

8. J. Lacan, « Réponse à une question de Marcel Ritter », *LEF*, n° 18, 1975.

9. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, op. cit., p. 41.

fantasme, il n'est pas possible de constater immédiatement que le vrai sur le réel est inaccessible au sens. Comme le dit Lacan, « l'analysant quand il parle à l'analyste, il dit ce qu'il croit vrai [...]. Mais ce que l'analyste sait, c'est qu'il ne parle qu'à côté du vrai, parce que le vrai, il l'ignore ¹⁰ ». En dernier recours, on ne pourrait que penser à travers le sens de la copulation du symbolique et de l'imaginaire. Sur le nœud borroméen, Lacan signale que « la psychanalyse [...] n'est rien de plus que court-circuit [...] pour le sens [...] de la copulation du langage [...] avec notre corps ¹¹ ».

Lacan propose l'identification au symptôme à la fin de l'analyse, qui d'une part concerne la marque de jouissance pour le sujet et d'autre part inclut l'opération logique de la séparation dans le rapport à l'Autre. L'orientation de Lacan vise à obtenir à la fin un *effet d'être*, mais qui n'est pas un effet d'identification, parce que l'identification est un produit de l'aliénation du sujet à l'Autre ¹². À cet égard, la psychanalyse viserait donc non pas une normalisation œdipienne, mais plutôt, loin de la solution de la théorie de l'amour génital proposée par la psychologie du moi, un *savoir y faire* avec le symptôme.

À ce propos, Colette Soler signalait le manque d'identité du sujet divisé, alors qu'il est affecté par l'inconscient. L'identification au symptôme met l'accent sur l'effet d'être comme une sorte d'identité de séparation. « Parler d'identité en effet, [dit-elle] c'est parler de ce qui fait, d'un individu, un Un unique, distinct de tout autre ; c'est donc bien parler d'une différence radicale, et qui doit pouvoir être reconnue, identifiée si on veut ¹³. »

Si j'ai bien compris, dans l'identification au symptôme, il s'agit d'« y croire », dans le sens où Lacan utilisait la croyance, dans le séminaire *Encore*, comme une implication du réel, par rapport auquel il n'y a pas de retour en arrière, qui ne demande plus du déchiffrement. Autrement dit, il s'agit de prendre en charge, c'est-à-dire d'assumer, les particularités et les contingences de sa propre existence et ses conséquences éthiques.

10. J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, op. cit.

11. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, op. cit., p. 122.

12. L. Gómez Musso, « El lugar del analista en la transferencia », *Revista Acte* 5-6, Ateneu de clínica psicoanalítica-Catalunya,

13. C. Soler, « Note 1 : L'identité en question dans la psychanalyse », *Mensuel*, n° 22, février 2007, p. 48.

mensuel 38

Y croire impliquerait ainsi un « savoir y faire », une position particulière pour l'analyste en tant que « dupe » du savoir de l'inconscient de son analysant, mais avec l'avertissement qu'il s'agit d'un savoir, disait Lacan, qui devra être démontré.

La fonction de l'analyste deviendrait substantielle encore à la fin, pour continuer de soutenir l'analyse, puisque, ayant réduit déjà le sens de ses symptômes, l'analysant peut penser qu'il n'y a rien de nouveau à ajouter, qu'il a, qu'il est tout dit. En même temps, peut-être, il y aurait la possibilité de continuer, en faisant l'expérience du manque de sens, de l'impossible du rapport sexuel, de la castration du parlêtre qu'on ne peut déjà plus rapporter à l'Autre.

De cette façon, l'analysant réussirait-il à saisir un savoir-faire de ce qui est propre à l'opération analytique ? Réussirait-il « à faire épissure entre le symbolique et l'imaginaire, et comme contrepartie, [de] faire l'épissure entre son sinthome et le réel parasite de la jouissance ¹⁴ » ? L'analysant pourrait-il en apprendre alors quelque chose de son analyse ? En effet, Lacan dit : « On peut l'enseigner. »

Pour conclure, nous pourrions dire que, dans l'analyse portée jusqu'à la fin, le sujet devrait à l'avenir prendre à sa charge de se soigner de sa relation avec la vérité et par ailleurs de celle qui était déjà présente au début, dans le fantasme inconscient.

Par ailleurs, la psychanalyse vise une sorte de savoir allégé de la passion de l'idéal – c'est-à-dire *horreur de savoir* –, un savoir appuyé du manque – c'est-à-dire *gai savoir* –, avec ses nuances d'enthousiasme. En même temps, il s'agirait de trouver la marque d'un désir inédit, celui de l'analyste, mais un désir avisé, qui dépend de l'acte, et plus encore de ses conséquences éthiques sur le lien social des analystes entre eux. Parce que le savoir de l'analyste « n'est pas portable, de ce que nul savoir ne puisse être porté d'un seul. D'où son association à ceux qui ne partagent avec lui ce savoir qu'à ne pas pouvoir l'échanger ¹⁵ ».

14. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, op. cit., p. 73.

15. J. Lacan, « De la psychanalyse dans ses rapports à la réalité », dans *Intervenciones y textos 2*, Ed. Manantial. Conférence donnée à l'institut français de Milan, le 18 décembre 1967, paru dans *Scilicet*, n° 1, p. 51-59, Paris, Seuil, 1968 (et dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 359).

Anita Izcovich

Le sens réel du symptôme *

Je me suis posé la question du symptôme dans son rapport au sens et au réel. Donner un sens est ce qui est demandé à l'analyste de différentes façons, depuis l'invention de l'analyse et depuis qu'on sait que les symptômes ont un sens inconscient. Le problème survient quand Lacan pose l'exclusion entre le réel et le sens en même temps qu'il avance la dimension réelle du symptôme. N'y a-t-il pas là un paradoxe ? Comment un analyste peut-il accepter la demande de sens si, fondamentalement, le symptôme est réel et donc hors sens ?

Nous allons donc déjà examiner en quoi le symptôme a un sens avant de voir en quoi il n'en aurait pas. Pour cela, je me reporterai à « La signification du phallus ¹ », texte de 1958, parce que précisément Lacan y fait référence dans le séminaire *Le Sinthome* ² en 1976, en faisant remarquer qu'en relisant ce texte, il a eu la bonne surprise de trouver déjà, dès les premières lignes, l'évocation du nœud, à une époque où il était bien loin d'avoir trouvé le nœud borroméen. Il souligne que, déjà dans ce texte, le nœud indique que le phallus a le rôle de vérifier du « faux trou » qu'il est réel – ce sont les termes du séminaire *Le Sinthome*. Il ajoute que le seul réel qui vérifie quoi que ce soit, c'est le phallus, justement parce qu'il est le support de la fonction du signifiant en tant qu'elle crée tout signifié.

Alors évidemment, je trouve intéressant que Lacan parle du texte de 1958 en des termes qui sont ceux de 1976. J'ai donc été revoir comment, dans « La signification du phallus », il formulait la question du nœud, avec les termes de 1958. La première ligne du texte énonce en effet que le complexe de castration inconscient a une

* Séminaire École de l'EPFCL-France, avril 2008.

1. J. Lacan, « La signification du phallus », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 685-695.

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005.

mensuel 38

fonction de nœud dans la structuration dynamique des symptômes. La fonction du nœud se situe dans ce qu'il appelle à l'époque l'antonomie propre à l'assomption par l'homme de son sexe, qui doit en assumer les attributs à travers une menace. Déjà dans ce texte, il y a la notion de réel dans le rapport entre les sexes, de faille structurale du rapport au partenaire, mais qui est énoncée en ces termes : « La position inconsciente [du sujet] sans laquelle il ne saurait s'identifier au type idéal de son sexe, ni même répondre sans de graves aléas aux besoins de son partenaire dans la relation sexuelle ³. » Et c'est ce défaut d'idéal du rapport entre les sexes qui fait le nœud du complexe de castration et du symptôme.

C'est cela, finalement, le symptôme : l'inscription du défaut d'identification au type idéal de son sexe, les graves aléas de la réponse aux besoins du partenaire dans la relation sexuelle, parce que précisément le sujet « ne saurait ⁴ » s'identifier. La formule « ne saurait » montre bien la dimension d'impossible, de réel, et c'est ce point qui fait symptôme. C'est pour cela, je pense, que Lacan reprend en 1976 ces formulations de 1958 en disant que le phallus a le rôle de vérifier, du faux trou, qu'il est réel. Sauf qu'en 1958, Lacan ne pouvait le dire comme cela, parce qu'il n'avait pas encore élaboré la notion de vérité menteuse, ni celle qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre, j'y viendrai plus tard.

Donc, pour en revenir à la question du sens, il faut noter que, dans « La signification du phallus », on est du côté du sens, parce que le phallus est un signifiant avec des effets de signifié. Un sens est à trouver au symptôme en rapport avec le nœud du complexe de castration inconscient.

Dans la « Note italienne ⁵ », en 1973, Lacan évoque le savoir désigné par Freud de l'inconscient comme ce qu'invente l'humus humain pour sa pérennité d'une génération à l'autre dans un arbre généalogique. C'est une notion forte, qui insiste sur un point : ce qui, dans la conception du symptôme comme sens du savoir inconscient, avec l'image de l'arbre généalogique, peut amener du côté de l'objet

3. J. Lacan, « La signification du phallus », art. cit., p. 685.

4. *Ibid.*, p. 685.

5. J. Lacan, « Note italienne », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 307-311.

non pas qui se perd mais qui se garde, ce qui s'inscrit, qui assure la pérennité dans la transmission des générations.

Revenons donc au séminaire *Le Sinthome*. Lacan reprend cette notion du symptôme pour précisément la distinguer de celle du sinthome. Michel Bousseyroux, la dernière fois, nous a bien montré la différence entre le symptôme et le sinthome et comment, dans la topologie du nœud, le sinthome est une réponse au point même du lapsus du nœud. Lacan définit le complexe d'Œdipe comme un symptôme, le Nom-du-Père ou encore le père comme un symptôme, dans sa père-version en tant que version vers le père. La fonction du père est une fonction de symptôme. Il s'agit ici du sens du symptôme qui, me semble-t-il, est à prendre sur un versant symbolique.

C'est ainsi qu'un sujet est ce qu'un signifiant représente auprès d'un autre signifiant. Et c'est précisément dans le symptôme qu'un de ces deux signifiants, du symbolique, prend son support. Lacan situe cela du côté du Un du sens, dans les effets de signifiant du symbolique. Le Un du sens correspond à l'être spécifié de l'inconscient.

J'en viendrai maintenant à la dimension de croyance, dans le symptôme, que je rattacherai justement à la dimension symbolique : on croit en son symptôme, on tient à lui, à le garder, car précisément il a une fonction de fixer un plus-de-jouir, mais aussi parce qu'il veut dire quelque chose. D'ailleurs, en cela, il est le moteur de l'analyse, puisqu'il pousse à l'élaboration, à chercher ce qu'il veut dire, pourquoi il se manifeste sous cette forme, dans toutes ses variétés, au cours du parcours analytique : c'est l'analysant qui cherche le sens du symptôme. Cette conception, Lacan la formule pour définir le sujet, en relation avec le signifiant qui le représente pour un autre signifiant. Cette conception explique la croyance au symptôme du fait qu'il y a un signifiant qui appelle l'émergence d'un deuxième.

Si on prend le symptôme du côté de la croyance, on perçoit bien comment il met en jeu le partenaire, l'autre sexe. Rappelons-nous la référence de Lacan dans le séminaire *R.S.I.* ⁶ à propos de Stendhal, sur le fait qu'une femme est un symptôme pour l'homme, parce qu'il y croit. Et c'est bien ce qui cause son tourment, d'y croire, parce qu'il craint qu'elle lui échappe. Il faut donc qu'il se la réapproprie, pour y croire de nouveau alors qu'il n'y croyait déjà plus.

6. J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, 1974-1975.

mensuel 38

C'est en cela que la femme fait symptôme pour l'homme, pour ce réel, cet impossible à atteindre dans le rapport sexuel qui n'existe pas. Et c'est en cela que le symptôme ne cesse pas de s'écrire, pour combler le réel de ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire. On perçoit bien comment le nécessaire est conjugué à l'impossible.

Dans le séminaire *Le Sinthome*, Lacan parle cette fois du partenaire non plus comme d'un symptôme, comme dans *R.S.I.*, mais comme d'un sinthome, ce qui introduit la question du réel. Il le dit ainsi : c'est du sinthome qu'est supporté l'autre sexe. Pourquoi donc ce passage du symptôme au sinthome dans la relation à l'autre sexe ? Précisément parce que, dans le sinthome, il y a la question du réel sous la forme de la non-appartenance : le sinthome, pour tout homme, c'est le sexe auquel il n'appartient pas, c'est-à-dire une femme. Et c'est parce que le sinthome se caractérise du principe de la non-équivalence qu'on ne peut pas dire qu'un homme est un sinthome pour la femme. Lacan dit que l'homme est pire qu'un sinthome pour une femme, que c'est une affliction, un ravage même. Pour expliciter ce point de ravage qu'est un homme pour une femme, j'en viendrai à la référence ⁷ de Lacan au film *L'Empire des sens* de Nagisa Oshima, qui montre comment le sinthome est lié à ce qui est dépourvu de sens.

Comme le dit Lacan, dans le film, la femme saute la barre du signifiant. En effet, toute une partie du film correspond à la passion du signifiant phallique, où chaque partenaire tente de faire exister *La* femme dans le rapport sexuel. Mais, finalement, il s'avère que la femme a une telle passion du signifiant phallique qu'elle ne peut supporter que son partenaire vienne à manquer. C'est pour cette raison qu'elle finit par l'étrangler et le châtrer, pour avoir elle-même le phallus qui la satisfasse tout le temps et qui ne dépende pas de la présence ou de l'absence de son partenaire. Elle tue l'homme, il n'y a donc plus d'Autre qui réponde comme partenaire. Quant à l'étrangement, il a la même valeur que la castration. C'est pour cela que Lacan parle de l'essence du phallus dans l'organe de la phonation, il écrit la *phonction* ⁸ de la phonation avec *ph*, parce qu'il s'agit de la fonction phallique de la phonation. La femme est allée jusqu'à

7. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, op. cit., p. 126.

8. *Ibid.*, p. 127.

l'extrême de son fantasme, jusque dans la déraison, puisqu'on la voit ensuite errer seule, perdue.

Donc, il s'agit non plus du symptôme comme sens dans le rapport entre le signifiant et le signifié dans la barre, mais du sinthome dans le saut de la barre, celle de $\overline{\Phi x}$, dans le fait qu'il n'y a pas d'Autre qui réponde comme partenaire, qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre.

La barre, c'est aussi celle sur le *La* de La femme. C'est pour cela que la conception du sinthome dépend de celle de la femme pas toute et du trou dans l'Autre, et que le sinthome permet de vérifier le trou dans la structure, ce qui n'était évidemment pas une articulation des années 1958, puisque le symptôme se situait dans le rapport à l'inconscient.

On remarquera d'ailleurs que Lacan traite le rapport de la femme au phallus d'une autre manière dans « La signification du phallus ». Je ne m'étendrai pas sur ce point, mais on peut remarquer que, dans l'exemple qu'il prend de la villa des Mystères à Pompéi, il s'agit d'une passion du phallus qui débouche non pas sur le hors-sens mais bien sur le signifiant avec des effets de signifié. Il y a non pas de saut de la barre, mais au contraire une consistance donnée à la barre du signifiant et du signifié. L'exemple ⁹ qui est donné concerne la scène où le démon de *Sham* surgit au moment où le phallus est dévoilé. Il devient alors la barre qui par la main du démon frappe le signifié. Cela veut dire qu'au moment où le signifié apparaît, le phallus comme signifiant disparaît. Il s'agit du signifiant phallique en relation avec le processus inconscient du refoulement, incarné par le voile.

On est là du côté du sens, et la fresque incarne la passion du signifiant phallique, car il s'agit du culte de Dionysos, du culte du phallus voilé. On voit que le phallus voilé fonctionne bien comme signifiant du désir de l'Autre, dans la mesure où la femme de la villa des Mystères, la *domina*, est là pour initier aux mystères dionysiaques, pour donner à lire les signes divins dans des signifiés. Et tout cela est en rapport avec la castration, puisque ce qui caractérise Dionysos, et la partie gauche de la fresque l'illustre bien, c'est le fantasme de démembrement. Nous sommes donc là du côté du partenaire qui existe dans l'Autre, marqué par la castration, par le

9. J. Lacan, « La signification du phallus », art. cit., p. 692.

mensuel 38

signifiant phallique dans ses effets de signifié. C'est prendre le partenaire du côté de la faille du signifiant certes, mais qui fait par là même symptôme, et c'est un symptôme qui fait sens. Ce n'est pas le partenaire sinthome dépourvu de sens de *L'Empire des sens*. Et c'est ce qui, dans « La signification du phallus », situe le parcours analytique du côté du sens, puisque Lacan dit, je le cite, que « le phallus est un signifiant, un signifiant dont la fonction, dans l'économie intersubjective de l'analyse, soulève peut-être le voile de celle qu'il tenait dans les mystères. Car c'est le signifiant destiné à désigner dans leur ensemble les effets de signifié ¹⁰ », dans le rapport à l'inconscient.

Revenons à présent aux années 1970. Il faut remarquer que dans le séminaire *Encore* ¹¹, en 1973, Lacan mentionne l'échec du sens, quand il évoque le signifiant qui n'a pas de signifié. C'est à ce propos qu'il parle du mi-sens, de l'indé-sens et du réti-sens dans l'analyse. Le mi-sens, on peut se dire que c'est le sens du mi-dit, le sens à moitié dit, dit et non dit, le sens et le non-sens. Quant à l'indé-sens, le préfixe latin *indé* signifie « sans », donc c'est sans le sens, jusqu'à l'indécence, l'inconvenance. Et le préfixe *réti* évoque ce qui retient – la réticence, c'est garder par-devers soi – ; tous les mots comportant le préfixe *réti* évoquent le tissu, le lien, le filet, le réseau, la corde, la maille ; nous sommes donc bien du côté du nœud qui à la fois fait sens et retient le sens.

Lacan est encore plus précis dans le séminaire *Encore* : l'échec du sens est en rapport avec le sujet divisé, doublé d'un signifiant dont il ne dépend même pas. Alors, qu'est-ce que ce signifiant dont il ne dépend pas ? C'est, dans la suite de son développement, que le sujet divisé n'a affaire en tant que partenaire qu'à l'objet *a* inscrit de l'autre côté de la barre. Ce n'est donc pas le signifié qui est de l'autre côté de la barre, c'est l'objet *a*. Il n'est donné au sujet d'atteindre son partenaire sexuel, qui est l'Autre, que par l'intermédiaire de la cause de son désir. Donc aboutir, dans une analyse, à un échec du sens permet de cerner l'objet *a* et la cause de son désir.

Il y a donc lieu d'insister, me semble-t-il, sur la question du partenaire comme sinthome. Déjà du point de vue de l'analysant, pour approcher la cause de son désir, non pas du côté du signifié mais du

10. *Ibid.*, p. 690.

11. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975.

côté de l'objet *a*, mais aussi du point de vue du psychanalyste, qui a une fonction de sinthome, comme il est précisé dans le séminaire *Le Sinthome*, avec le même principe de non-équivalence à l'autre sexe. L'analysant va donc inscrire la fonction du père sur le psychanalyste, mais aussi le réel qui correspond au sinthome.

On comprend donc mieux pourquoi dans l'analyse, Lacan le dit ainsi dans *Le Sinthome*, il s'agit de vérifier de quoi le phallus est le support, c'est-à-dire la fonction du signifiant en tant qu'elle crée le signifié. Cela veut dire que c'est le phallus qui a le rôle de vérifier, du faux trou, qu'il est réel, et c'est ce qui mène à l'échec du sens. C'est un réel qui à la fois consiste dans le nœud, quand il prend consistance dans le dire, dans les élaborations, et ne fait qu'ex-sister dans le nœud – c'est la position de l'analyste qui doit faire qu'il existe. Et c'est là que Lacan évoque le sinthome : c'est en tant que le sinthome fait faux trou avec le symbolique qu'il y a une praxis quelconque, c'est-à-dire que quelque chose relève du dire.

Demandons-nous quel est le rapport entre le réel et la vérité. On connaît la formule de Lacan selon laquelle « le réel se trouve dans les embrouilles du vrai ¹² ».

La vérité a un sens. Ainsi, si on se demande quelle est la relation du réel au vrai, on peut dire que les élaborations dans l'analyse tentent de dire le vrai sur le réel, mais c'est bien parce que le réel n'a aucun sens. On cherche à donner un sens au rapport sexuel, ou, Lacan le dit encore comme cela, à faire copuler le symbolique et l'imaginaire, le Un et le *a*. À ce propos, je trouve très éclairante la notion de réel orientable, ce qui implique que l'orientation n'a pas de sens. L'orientation du réel forclôt le sens. C'est en cela que le sens du réel ne peut s'éclairer que d'être tenu par un sinthome. C'est ce qui fait la différence entre le symptôme, qui est en rapport avec l'inconscient, le Nom-du-Père, la référence au corps, et le sinthome, qui est du côté de la fondation du réel, pour autant qu'il n'a pas de sens, qu'il exclut le sens, ou plus exactement qu'il se dépose d'en être exclu, dit Lacan.

C'est ce qui débouche sur la question de savoir en quoi le sinthome peut être considéré du côté du réel qui se dépose d'être exclu du sens.

12. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, op. cit., p. 85.

mensuel 38

Pour Lacan, il y a d'un côté le Un du sens, c'est l'effet de signifiant du symbolique, lié à l'être spécifié de l'inconscient. Mais l'inconscient est discordant. Quand l'analysant parle, l'inconscient détermine le sujet en tant qu'être, sauf qu'il y a un impossible à dire, un irréductible qui n'est pas effet de langage. À partir du symbolique, l'analyse opère sur le réel du symptôme, dans la mesure où le symptôme fait sens. Par ailleurs, dans l'équivoque de l'interprétation, on peut noter qu'il y a des effets de sens dans le réel, et c'est l'analysant qui attrape ses effets. Finalement, il se trouve que le signifiant du côté du sens a des effets de non-sens.

On remarquera que, d'un côté, Lacan considère que la jouissance est égale à la vérité menteuse ou au sens : c'est le jouis-sens ou le sens joui, et, d'un autre côté, il sépare complètement la jouissance comme réel et le sens lorsqu'il parle de la jouissance opaque du symptôme, dépourvue de sens.

On en arrive à la conclusion que, dans une analyse, à partir des effets de sens du symptôme, le dire de l'analysant amène à cerner une jouissance dépourvue de sens. Et c'est en cela que le sens du réel ne peut s'éclairer d'être tenu pour un sinthome. Le dire relève du sinthome qui fait faux trou avec le symbolique. Et c'est cette vérification du faux trou qui se transforme en réel.

J'estime cette articulation de Lacan capitale concernant deux points : dans la conduite de l'analyse et dans la question de la passe. En ce qui concerne le premier point, je me dis que, si l'analyste n'a pas cette conception du réel dépourvu de sens du sinthome, peut se présenter une impasse dans la conduite de l'analyse. Freud situait l'impasse dans le défaut de maîtrise des deux complexes de castration : inciter la femme à abandonner le désir de pénis, convaincre l'homme qu'une position passive envers l'homme n'a pas toujours la signification d'une castration.

Lacan sort de cette impasse, on le sait, avec sa conception de la femme pas toute, mais aussi de la femme qui n'a pas de sens pour un homme, comme il le dit dans *Le Sinthome*. Il a une façon à la fois jolie et curieuse de le dire : « Il peut y avoir femme couleur d'homme, ou homme couleur de femme¹³. » Cela signifie qu'il y a une apparence, qui est la couleur, du vrai sur le réel, ou encore l'apparence du sens,

13. *Ibid.*, p. 116.

car n'est vrai que ce qui a un sens. Or, pour Lacan, le réel du couple n'a aucun sens : les sexes sont opposés comme l'imaginaire et le réel, comme l'idée et l'impossible, dit-il. C'est donc l'absence de sens qui permet à Lacan de se sortir de l'impasse de la conduite d'une cure ou de la fin d'analyse, dans le rapport à l'autre sexe.

Je me faisais la remarque que parfois des hystériques, dans leur analyse, à certains moments, font valoir en quelque sorte le sens de leur symptôme, mettant l'analyste dans la position de maître châté face au savoir précieux qu'elles apportent, auquel elles tiennent et pour lequel elles tiennent à n'y être pour rien. Est en jeu le sens joui du symptôme pour la passion du signifiant, qui fait que le sujet fuit le réel qui est en jeu. C'est tout aussi bien une passion du phallus et de la castration, où le sexuel se fait passion du signifiant. Si l'analyste considère cela uniquement sur le versant du symptôme et du sens, du signifiant, il renforce l'impasse du sujet, alors que, s'il se situe du côté du sinthome, s'il donne son poids au réel qui est au-delà, il permet une élaboration du symptôme qui tient compte de l'absence de sens dans cette lutte dans le transfert pour le Un du sens à maîtriser. Au symptôme, à sa répétition signifiante qui fait consister l'Autre, l'analyste qui y est inclus dans le transfert doit précisément être orienté par le trou dans l'Autre dans la conduite de la cure.

D'ailleurs, ce qui permet de bien orienter cette question du réel en jeu dans le transfert est la différence que fait Lacan entre le signifiant et le signe. Il la formule ainsi dans « Radiophonie » : « Le signifiant représente un sujet » et, précise-t-il, « pas un signifié », « pour un autre signifiant », et il ajoute, « pas pour un autre sujet ¹⁴ ». C'est justement la division du sujet qui fait que l'autre est ce qui fait le signifiant, qui représente le sujet, qu'à n'être un de l'autre. Être un de l'autre désigne, à mon sens, les dits particuliers du sujet. Finalement, on peut dire que le sujet divisé a comme partenaire non l'autre mais l'objet *a*. On voit qu'il ne s'agit plus du rapport du signifiant au signifié qui implique un autre sujet, ce qui serait d'ailleurs l'intersubjectivité, donc un rapport imaginaire et symbolique du sens. Quand on évoque l'objet *a* comme partenaire et non plus l'autre, c'est tout à fait autre chose, parce que c'est le réel qui est en jeu.

14. J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 413.

mensuel 38

Il s'agit du signifiant qui tombe au signe qui représente quelque chose pour quelqu'un. Le signe, c'est l'effet intermédiaire entre deux signifiants. C'est la disjonction entre deux substances, qui donne sa place au réel. Le psychanalyste est donc averti du signe qui signale quelque chose qu'il a à traiter, en rompant précisément son leurre. C'est une autre façon de dire comment l'analyste doit s'orienter par l'absence de sens dans la conduite de l'analyse.

Cette conception de la chute du signifiant au signe permet aussi, me semble-t-il, de saisir quelque chose de la passe. Quand le signifiant vire au signe, dit Lacan, où trouver maintenant le quelqu'un qu'il faut lui procurer d'urgence ? Et il répond : « C'est le *hic* qui ne se fait *nunc* qu'à être psychanalyste lacanien ¹⁵. » Je le cite, dans « Radiophonie » : « Que ce soit d'une telle chute que le signifiant tombe au signe, [...] on n'y sait plus à quel saint se vouer [...] il n'y a plus de signifiant à frirer ¹⁶. » Il poursuit : « Quand on reconnaîtra la sorte de plus-de-jouir qui fait dire "ça c'est quelqu'un", on sera sur la voie [...]. Cette voie, le psychanalyste pourrait l'éclairer de sa passe ¹⁷. »

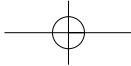
C'est ce qui nous amène maintenant au sinthome dépourvu de sens dans le témoignage de la passe. Il s'agit de témoigner de la vérification du faux trou, du réel qui a consisté et qui ex-siste, dit Lacan dans *Le Sinthome*. Je reprends plusieurs de ses formulations : témoigner de la façon dont le réel a été cerné comme impossible, de la façon dont il ne s'assure qu'à se confirmer de la limite de ce qui est impossible à dire. Ainsi, le sens sexuel énoncé dans l'analyse indique la direction vers laquelle il échoue, c'est cela la limite. Cet impossible, c'est l'inexistence du rapport sexuel, il est donc serré de tous les dits, il s'agit de le démontrer pour le réel. Et précisément, ça ne touche au réel qu'à perdre toute signification.

Dans les termes du réel qui ne s'assure qu'à se confirmer de la limite de l'impossible, du sens qui indique la direction vers laquelle il échoue, on sent bien la dimension du réel qui n'a pas de sens puisqu'il se fonde et se dépose d'en être exclu. C'est paradoxal, de se fonder d'une exclusion ; c'est pourtant bien ce qui est en jeu dans une analyse et dans le témoignage de la passe.

15. *Ibid.*

16. *Ibid.*, p. 414.

17. *Ibid.*, p. 415.

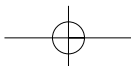


Dans « Joyce le symptôme », Lacan parle du témoignage de la jouissance propre au symptôme, jouissance opaque d'exclure le sens. Il formule alors qu'« il n'y a d'éveil que par cette jouissance-là, soit dévalorisée de ce que l'analyse recourant au sens pour la résoudre, n'ait d'autre chance d'y parvenir qu'à se faire la dupe... du père ¹⁸ ». Il s'agit bien, dans le témoignage, de montrer comment s'est opéré le soutien du nom du père, qui a rendu nécessaire le symptôme sur le versant du sens, comment on s'est fait la dupe du père afin de ne plus en être dupe puisque faisant partie des semblants. Ce serait cela le témoignage de son sinthome sur le versant du non-sens, dans son rapport au réel.

On peut le dire encore autrement : témoigner que le Nom-du-Père, on peut s'en passer, à condition qu'il soit démontré comment on en a usé, comment on s'en est servi, en quoi il a eu du sens.



18. J. Lacan, « Joyce le Symptôme », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 570.



Colette Soler

Le transfert, après *

C'est l'exposé de l'année dernière de Sidi Askofaré sur le transfert négatif qui m'a induite à choisir ce thème et qui me donne occasion d'expliciter certaines vues que j'avais laissées jusque-là un peu dans le vague.

Le contexte actuel de la question que j'aborde importe. Je le résume ainsi : les ennemis de la psychanalyse feignant de se soucier du bien de leurs semblables dénoncent le risque d'assujettissement et les effets de secte des amours de transfert. À quoi les analystes répliquent, inspirés par Lacan, que tout au contraire l'analyse libère des effets d'aliénation transférentielle, au point même de pouvoir entamer l'aliénation religieuse et d'être susceptible de produire ce qu'il y a de plus proche d'un athée véritable. Mettons en perspective de ces questions les prochaines Journées 2009 sur « Psychanalyse et religion ».

Oui, mais comment éviter là une ironique objection que les petits malins d'ici et d'ailleurs se plaisent à répéter : que dites-vous de ce qui s'impose dans les communautés analytiques et depuis l'origine – la flambée de passions qui ressemblent comme deux gouttes d'eau à celles du transfert ? En effet, énamorations enchantées et férocité des haines collectives ou individuelles travaillent les groupes analytiques plus que tout autre. C'est un fait à ne pas dénier.

Et même, nous lacaniens, comment ne pas être frappés par la virulence intacte, quarante ans après sa mort, des passions à l'endroit de Lacan ? Pas de mois où l'on ne voit sortir quelque livre qui relève de ces passions sur l'un ou l'autre versant d'ailleurs, mais le plus souvent côté haine. Difficile de ne pas considérer qu'il s'agit, sinon d'effets, du moins de répercussions du discours analytique.

* Séminaire École de l'EPFCL-France, mai 2008.

Le transfert a été découvert sur sa face sentimentale, disons sa face d'affect, et les analystes au fil du temps ont plus ou moins homologué le transfert positif à l'amour et le transfert négatif à l'hostilité. C'est assez curieux. Qu'aurait-il de positif, cet amour, alors même que, dès le départ, Freud avait vu que plus il bouillonne et fait du bruit dans une analyse, moins l'analyse se fait. Pourtant, la figure de l'amoureuse, comme dit Lacan, l'amoureuse de transfert, a plutôt bonne presse. Il y a sûrement là un signe, signe au moins que ça plaît aux analystes.

Les étapes successives

Ce sont les textes de Freud de 1914 qui introduisent le paradoxe de l'amour de transfert, amour qui, selon lui, peut empêcher ou favoriser, c'est selon : empêcher quand il vire à l'exigence érotique, favoriser quand, plus sentimental, il demande seulement l'amour. L'ambiguïté de ce que Freud appelle l'*Éros* est déjà là tout entière présente.

Puis vient, en 1920, la névrose de transfert, qui répète les exigences et les déceptions passionnelles de la névrose infantile. Vous pourrez retrouver dans « Au-delà du principe de plaisir ¹ » une des rares pages vibrantes de Freud consacrées aux affres inévitables de l'enfance, et qui sont pour tous. Or le transfert pensé comme répétition implique, c'est le point crucial, que les affects de transfert ne diffèrent en rien des affects d'origine à l'égard des figures de l'Autre, prorogés d'ailleurs tout au long de la vie. Il ne faut pas s'étonner après ça de la conclusion qui tombe au terme, celle de analyse infinie : échec du travail de transfert sur le fameux roc.

Quelle est l'opération Lacan dans cette question ?

Je prends mon départ en 1958, « La direction de la cure ». Lacan y souligne d'abord l'insuffisance de la définition du transfert comme succession ou somme des sentiments positifs ou négatifs pour l'analyste. Cette insuffisance se voit immédiatement à ceci qu'elle ne rend pas compte, dit-il, des phases et des figures variées de cet amour : énamoration primaire, trame des satisfactions de la période finale si difficile à rompre, après la période seconde où flambent l'agression et la revendication.

1. S. Freud, « Au-delà du principe de plaisir », dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 2001.

mensuel 38

Il avance ensuite une certitude : si le transfert n'est que répétition, l'analyse est impossible, car alors elle programme la répétition de l'impasse infantile et l'analyste ne pourra que donner corps aux fantômes du passé, autrement dit rester à la place de l'Autre. Il y oppose ceci : c'est donc pour ce que l'analysant, je cite, « à l'analyste, impute d'être (d'être qui soit ailleurs ²) », ailleurs qu'au lieu de la répétition transférentielle, qu'une interprétation peut porter.

De 1960 à 1964, du séminaire *Le Transfert aux Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Lacan élabore progressivement une définition du transfert, pensée à partir du symbolique et ajustée à l'inconscient langage. Celle-ci n'en réduit pas la dimension d'affect mais elle replace ces affects comme autant d'effets du symbolique.

Le séminaire *Le Transfert* construit une métaphore de l'amour et une du désir. L'expression à elle seule noue le mécanisme langagier aux affects de la libido. Lacan n'a jamais repris ces métaphores à l'écrit et il y substitue l'expression définitive de sujet supposé savoir, en 1964. Il en donne un mathème qui écrit le lien social analytique en tant que structuré par le langage, dans la « Proposition de 1967 ³ ».

Après la production de la notion du sujet supposé savoir, qui aborde le transfert au niveau symbolique, vient la condensation majeure, dans l'« Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits* » : le transfert, « c'est de l'amour qui s'adresse au savoir ⁴ ». L'expression réinjectant de l'affect dans le mécanisme symbolique condense les deux dimensions.

Trait frappant cependant, vous observerez que de la dimension d'affect elle ne retient que l'amour. Est-ce une élision de la haine, ou est-ce qu'elle l'implique comme composante hostile de tout amour ? C'est ce qu'il faut voir. En tout cas, c'est une exclusion du désir de savoir, il le précise dans les paragraphes qui suivent, mais je passe sur ce point.

2. J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 591.

3. J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur la psychanalyse de l'École », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 248.

4. J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits* », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 558.

Un amour nouveau

Quelle est la portée de cette formule ? Elle situe l'amour de transfert, fait inouï dit-il, comme un amour nouveau, différent du vieil amour de toujours. Cette thèse est un cas particulier d'une autre qui est bien loin de nier les affects, mais qui les situe comme des effets, « effects » du discours. Le vieil amour de toujours, Freud en a donné la structure dans « Psychologie collective et analyse du moi ⁵ », c'est l'amour du Un, qui est selon lui au principe de la foule mais aussi du transfert, du S1 élevé à l'objet.

J'ai eu l'occasion déjà de marquer le pas de Lacan sur ce point : l'amour de transfert est aussi véridique qu'un autre, mais il n'est cependant pas n'importe quel amour. C'est un amour qui s'adresse au savoir supposé de l'inconscient, que nous écrivons S2, je l'ai développé déjà. Amour nouveau donc, par rapport au précédent qui relève du discours du maître, tandis que le second est inhérent au discours analytique.

Que ce soit un autre amour se perçoit au niveau même des phénomènes. En effet, bien que comme tout amour il porte une demande, sa demande est spécifique. C'est, disons, une demande... d'interprétation révélatrice, là où le vieil amour de toujours est simplement demande... d'être.

Avec cette définition, la valeur épistémique du transfert est mise en relief et le sentiment est secondarisé. Sa portée d'« hainamoration » se réduit, dit Lacan, à avoir son analyste « à la bonne ou à l'œil ». Ça ne fait pas passion, ça.

Quand Lacan dit : le transfert positif, « c'est ce que je situe du sujet supposé savoir », cela signifie, assurément, qu'il a de positif non pas les affects qu'il véhicule, mais le rapport au savoir inconscient qu'il rend possible. Certes, ce transfert positif au savoir inconscient inclut aussi des affects que l'on va qualifier de négatifs, et ce sont tous les reproches de transfert qui se font toujours peu ou prou entendre, quelquefois plus fort que l'amour proprement dit. Mais cette ambivalence, propre au demeurant à tout amour, est interne au transfert positif vers le savoir inconscient. L'essentiel est cette demande d'interprétation, qui est solidaire d'une supposition du savoir inconscient,

5. S. Freud, dans *Essais de psychanalyse*, op. cit.

mensuel 38

inhérente au discours analytique et qui conditionne le travail analytique. Du coup, la notion de transfert négatif perd sens.

Comment alors situer la haine proprement dite, qui n'est pas l'ambivalence transférentielle dont je viens de parler ?

Le transfert émergeant quasi automatiquement dans l'analyse a étonné Freud, qui n'en a pas rendu compte finalement. Avec sa formule « amour du savoir », Lacan lève le mystère de cet amour en le connectant à la visée de savoir du dispositif. En revanche, le mystère de la haine, qui n'est pas l'énamoration, demeure. Amour et haine ne sont pas dans un rapport mœbien. Plus précisément, la haine n'est pas de même niveau que l'amour.

Je m'explique. Si on définit bien le transfert comme amour du savoir – et il n'y a pas de meilleure définition –, alors il faut dire que la haine, la vraie, n'est pas transférentielle. Ce qui ne l'empêche pas de bel et bien exister, mais qui devrait mettre un suspens à l'idée qu'une analyse finie l'exclut. Puisque à la vérité c'est peut-être même le contraire, Lacan le notait, gentiment, disant, si je me souviens bien : « On ne voit pas pourquoi une analyse ne finirait pas par la haine. »

Il ne serait même pas excessif de la dire, la haine, anti-transférentielle (ambiguïté des dénonciations du transférentiel). C'est bien ce qui est impliqué dans le séminaire *Encore*, quand Lacan, commentant l'entreprise haineuse de le déconsidérer qui animait l'ouvrage *Le Titre de la Lettre*⁶, dit : ils me désupposent le savoir. Façon de signifier que la haine vise la rupture de la relation au savoir avec l'attente de réponse qu'elle implique.

Au profit d'une autre relation sans doute, mais laquelle ?

La haine, et le Un

Eh bien, la haine, elle ne s'adresse pas au savoir, elle s'adresse au Un. J'ai été très reconnaissante à Sidi Askofaré d'avoir indiqué un texte où Lacan le dit explicitement, alors que je l'avais plutôt déduit jusque-là de textes antérieurs où c'était plus implicite.

Je déplie la thèse. Je cite *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre* : « Y a de l'Un, je l'ai répété tout à l'heure pour dire qu'il y a

6. Cf. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 62.

de l'Un, et rien d'autre. Y a de l'Un, mais, ça veut dire qu'il y a quand même du sentiment. Ce sentiment que j'ai appelé, selon les unarités, que j'ai appelé le support, le support de ce qu'il faut bien que je reconnaisse, la haine, en tant que cette haine est parente de l'amour⁷. »

Premier commentaire du « mais quand même » : il y a de l'Un donc pas de dialogue, néanmoins le sentiment instaure quelque chose comme une relation. La haine réfère au « y a de l'Un ». Aussi, quand Lacan dit qu'on ne voit pas pourquoi l'analyse ne finirait pas par la haine, je dis qu'on voit bien pourquoi elle peut finir par la haine. On pourrait même s'étonner qu'elle ne finisse pas plus souvent dans la haine, car si elle produit la chute du transfert, elle ne produit pas la chute du « y a de l'Un », au contraire. Elle y conduit.

La haine parente de l'amour signifie que les deux affects ont même principe d'engendrement – la division d'avec le savoir –, ce qui les rend solidaires, et la face haineuse du transfert est liée au fond à la déception de l'attente du savoir, je l'ai dit. Mais de l'inconscient « savoir sans sujet », l'analysant ne s'approprie que des bouts, et encore à titre hypothétique, car les effets de *lalangue* le dépassent. C'est pourquoi j'ai formulé : là où c'était l'inconscient-lalangue, « je ne peux advenir ».

Cette impasse de l'amour du savoir, amour en échec programmé dans l'analyse, $S(\bar{A})$, fonde le surgissement éventuel de la haine. L'élaboration analytique de transfert, à quelques bribes près, ne fait pas culminer une appropriation de savoir, elle assure au contraire le fameux « y a de l'Un » auquel le parlant est condamné par le langage et qui prend la forme d'un « y a de l'Un tout seul ». Deuil analytique.

Ça n'en fait pas une haine transférentielle, au contraire, une haine que je dirais de dé-transfert. Et comment l'analyste pourrait-il y répondre s'il est obnubilé par les sentiments qu'on lui porte ? Qu'est-ce qui peut la résoudre sinon l'aperçu pris sur le réel de la structure, soit sur l'impossibilité qu'elle comporte ? Lacan a pu dire du réel qu'on s'y habitue. Le plus souvent en effet, mais pas toujours.

7. J. Lacan, séminaire inédit, leçon du 10 mai 1977.

mensuel 38

La haine, pas nouvelle

Je déplie un peu ce rapport de la haine à l'Un. La haine, pas plus que l'amour, n'a attendu le discours analytique. Alors, si l'amour de transfert est un amour nouveau, on peut se demander si dans l'analyse la haine prend elle aussi une forme inédite.

Et qu'est-ce que ce Un des unarités ? Pendant longtemps, Lacan l'a nommé être. La haine vise l'être des unarités que sont les autres parlants. Ce fut une thèse constante chez Lacan, qui l'a rangée d'abord dans les passions de l'être, à ceci près que l'être n'est pas un terme univoque. L'amour comme passion de l'être réfère au manque à être, la haine plutôt à l'être de jouissance. Voyez les haines raciales tellement ancrées chez le parlant, tellement impossibles à éradiquer et dont nous assistons à la montée vertigineuse dans notre époque. Il faudrait aussi parler de la haine sexiste, mais je la crois plus complexe.

Ce n'est pas tout pourtant. « Une haine solide ça s'adresse à l'être », dit Lacan dans *Encore*. Reprise de la thèse classique, apparemment. Vous voyez l'opposition : l'amour de transfert s'adresse au savoir, la haine à l'être. Les formules sont contemporaines. Mais ici, concernant la haine, il continue en introduisant quelque chose d'autre quant à ce qu'il appelle l'être. Je cite : « La haine, qui est bien ce qui s'approche le plus de l'être, que j'appelle l'ex-sister. Rien ne concentre plus de haine que ce dire où se situe l'ex-sistence⁸. » L'existence, c'est « ce dont seul le dire est témoin », dit-il encore⁹.

Voilà donc autre chose, car le dire n'est pas une fonction symbolique, ni imaginaire non plus et ni réelle au sens de la jouissance. Il ex-siste aux trois, ce pourquoi d'ailleurs Lacan l'inscrit après 1975 comme quatrième rond du nœud borroméen, dit *sinthome*.

La haine n'est jamais loin de ce que je pourrais appeler une pulsion de meurtre, mais ici ce n'est pas le meurtre du vivant, du corps substance jouissante, c'est le meurtre du dire qui ex-siste comme Un, spécialement l'Un-dire d'exception, *i. e.* le meurtre de ce qui chez un parlant singulier ex-siste au discours de l'Autre. L'amour, le vieil amour, comme je m'exprime, réfère lui aussi au dire mais pas à celui de l'interprétation, celui du maître, si on en croit Freud. La haine est du même côté.

8. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 110.

9. *Ibid.*, « Postface », p. 253.

Dans les groupes analytiques à quoi rapporter la haine ?

On est très en retard et en retrait par rapport à l'enseignement de Lacan si on continue à y reconnaître l'*hainamoration* freudienne pour le maître. Selon moi, le groupe analytique ne peut être pensé simplement comme une foule freudienne. La thèse de Freud d'ailleurs est tout entière située à partir des semblants : l'idéal et même l'objet sont des semblants. Il y a bien sûr les effets de transfert, mais si on veut saisir ce qui se joue de plus réel dans le groupe analytique, c'est du côté de ce qui opère comme symptôme, et aussi du côté du dire qu'on le trouve.

Je parle du symptôme réel, hors sens, qui n'est pas un semblant. Celui que Lacan écrit dans *R.S.I.* comme fonction d'une lettre de l'inconscient. Or, justement, la lettre n'est pas un semblant, alors que seul le semblant est au principe d'un lien social. On peut relire sur ce point *D'un discours qui ne serait pas du semblant*. Du coup, il est bien clair que des sujets identifiés à leur symptôme autiste ne peuvent être que ce que Lacan appelle en 1976 des « épars dépareillés », chacun d'une singularité opaque, non dialoguante si je puis dire. Et si on s'attend à ce que le sujet dans la passe fasse la lumière sur cette opacité, peut-être se trompe-t-on. Point à développer.

Le symptôme réel n'est pas amical, il est plutôt ségrégatif, au principe d'exécration des unarités autres. Mais qu'il soit ségrégatif indique aussi à l'évidence que des affinités sont possibles entre des symptômes qui se reconnaissent et se regroupent entre eux, si je puis dire. Ce registre n'est pas le propre du groupe analytique à vrai dire, mais il n'en est pas exclu cependant. Regardez les regroupements lacaniens : ils se distinguent souvent plus par leur style symptomatique que par leurs productions. Je passe. En outre, je l'ai déjà développé au début des Forums, l'identification au symptôme n'implique pas que l'on aime son symptôme. Il y a la haine de soi, de l'unarité qui nous constitue. D'où le fait que certains symptômes peuvent s'imposer comme prothèse, comme maître-symptôme, comme on dit maître-chien, pour en étayer d'autres.

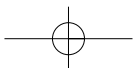
Qu'y a-t-il de plus spécifique dans la communauté d'École ? C'est que, comme dans l'analyse, la fonction du dire y est cruciale, prévalente et même constituante. Le lien analytique, comme le lien d'École, n'a pas d'autre support. La spécificité des haines dans la

mensuel 38

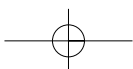
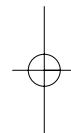
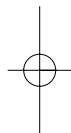
communauté analytique réside dans le fait qu'elle s'adresse électivement aux dire instituant des autres unarités, grandes ou petites, internes ou externes. La virulence de sa destructivité peut être bruyante, silencieuse, déniée, renversée dans son contraire, ou même retranchée dans les quartiers d'une pseudo-indifférence.

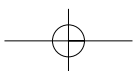
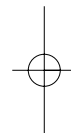
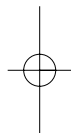
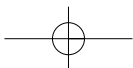
Qu'est-ce qui peut la limiter ? Rien d'autre que ce qui la limite dans l'analyse. Dans l'analyse, le dire de l'analyste dans l'acte interprétatif, ce dire oraculaire, apophantique génère parfois de la haine. Violence de l'interprétation, disait Piera Aulagnier. Je dirais plutôt impudence du dire d'interprétation, car l'impudence connote l'aplomb, le « culot » d'un dire qui ignore, annule les semblants, bref qui ex-siste au discours de l'Autre.

Mais cette haine éventuelle est limitée, contenue précisément par le transfert, la supposition de savoir. Il en est de même dans une École : seule la relation de transfert au savoir peut limiter ses effets. Soustrayons ce transfert et il ne restera que la destructivité. Inquietant donc, de voir des analystes dénoncer le transfert maintenu après l'analyse. Signe au moins d'une incompréhension de ce qu'ils font. C'est bien pourquoi Lacan, s'il a annoncé la fin possible de l'analyse, n'a jamais annoncé la fin du transfert, il s'est même moqué de l'expression « liquidation du transfert ». Au contraire, avec sa notion de transfert de travail, mis au fondement de l'École, il appelle à son maintien. Au changement près que peut s'y introduire l'analyse finie, évidemment. Ses expressions « penser la psychanalyse », « contribuer au savoir », par exemple (on avait commenté l'expression), incitent à maintenir une relation au savoir au-delà du franchissement de l'horreur de savoir, dans la cure. Or, toute entreprise de visée de savoir a pour condition première de supposer le savoir. C'est vrai même de la science, quoiqu'il ne s'agisse pas du même savoir.



Travaux des cartels





Claire Duguet

Sur le cartel *

Le cartel dans son histoire

Le cartel est une invention de Lacan qu'il a formalisée en 1964 avec la création de son École freudienne de psychanalyse. Il le présente comme l'outil de base du travail des psychanalystes désireux de s'impliquer dans son École. Le deuxième axe porteur sera la passe. Cartel et passe sont intriqués l'un à l'autre dans la mesure où ils soutiennent la possible garantie pour qu'une École de psychanalyse soit un lieu à la fois de formation, de transmission et de travail des concepts. Malgré leur évolution parfois très décevante, malgré un débat incessant sur la difficulté de leur application, ces deux axes n'ont jamais été abandonnés et demeurent les deux seuls vecteurs capables de mettre au travail les psychanalystes. Ils sont la réponse inventive de Lacan à son rejet (dans les deux sens) des écoles de psychanalyse, française et internationale, auxquelles il appartenait jusque-là.

Lacan invente une École pour que puisse s'y produire un travail, « travail – qui, dans le champ que Freud a ouvert, restaure le soc tranchant de sa vérité – qui ramène la praxis originale qu'il a instituée sous le nom de psychanalyse dans le devoir qui lui revient en notre monde – qui, par une crise assidue, y dénonce les déviations et les compromissions qui amortissent son progrès en dégradant son emploi ».

« Pour l'exécution du travail, nous adopterons le principe d'une élaboration soutenue dans un petit groupe. Chacun d'eux [...] se composera de trois personnes au moins, de cinq au plus, quatre est la juste mesure. PLUS UNE chargée de la sélection, de la discussion et de l'issue à réserver au travail de chacun.

* Avignon, septembre 2007.

mensuel 38

Après un certain temps de fonctionnement, les éléments d'un groupe se verront proposer de permuter dans un autre [...]. Aucun progrès n'est à attendre, sinon d'une mise à ciel ouvert périodique des résultats comme des crises de travail ¹. »

Le cartel : un lieu Autre

Je me souviens de ma première expérience de cartel, sur la lecture du séminaire de Lacan *La Logique du fantasme*. Je trouvais que ce cartel était composé de véritables savants de la théorie lacanienne, tandis que je commençais juste à lire Lacan dans le texte. Autant dire que je ne comprenais pas grand-chose à ce qui se disait. Plus tard, je me suis rendu compte que mon sentiment de débilité et mon angoisse de gêner les autres ne posaient aucun problème au groupe, pas plus que mes interventions.

Dans mon cas, comme d'une façon générale, le cartel pose la question de son rapport au savoir dans un cadre qui demande d'en passer par l'échange avec les autres, soumis eux aussi au même dispositif. Ici, je rappellerai que c'est également en 1964 que Lacan lance la revue *Scilicet*, qui signifie « tu peux savoir », formule qui souligne, comme pour le cartel, l'entrecroisement du lien collectif, supposé par le débat lui-même, et d'une position subjective par rapport à l'ignorance.

En effet, le cartel est un cadre qu'on peut comprendre dans le sens du protocole expérimental (*sic* !), c'est-à-dire qui soumet chacun aux mêmes conditions avec l'objectif de produire par le biais des rencontres un travail personnel. On voit bien que ce n'est pas l'ignorance livresque qui empêche le travail du cartel, mais plutôt le refus d'y mettre du sien. Y mettre du sien, c'est-à-dire se mettre au travail de la psychanalyse avec un savoir à élaborer et non à recevoir, un savoir qui procède de l'objet petit *a*, dont chacun fait l'expérience dans son analyse selon son attache particulière, objet petit *a* du manque, manque à tout savoir. Le savoir analytique s'élabore à partir d'un manque irréductible.

On comprend ainsi pourquoi Lacan proposait l'inscription dans un cartel et non dans une conférence ou un séminaire. On pourrait

1. J. Lacan, « Acte de fondation du 21 juin 1964 », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 229.

dire que le cartel nous défie d'avancer sur l'horreur de savoir, sur notre « je n'en veux rien savoir... du non-rapport sexuel ».

Avec le cartel, tu peux savoir mais pas sans les autres ! Ainsi, à partir d'une question qui se présente à chacun par l'entremise du travail de sa cure, le cartel, comme voie d'accès au savoir, dépendra de ce que chacun en fera. Lacan attend du psychanalyste qu'il réinvente la psychanalyse, rien de moins !

Ce « pas sans les autres » nous amène à la question du transfert et de l'Autre ; Lacan la relève dès 1964 : « L'enseignement de la psychanalyse ne peut se transmettre d'un sujet à l'autre que par les voies d'un transfert de travail. » Ce transfert de travail ne s'explique pas seulement par l'extrême difficulté de lire et de travailler l'œuvre de Freud et de Lacan, seul dans son coin sans chercher à échanger avec d'autres personnes. À se passer du groupe dans ce cas, peut-être deviendrait-on fou ?

Mais pourquoi un lien social « autorisé » dans le cartel et un autre condamné violemment par Lacan en 1956 dans les *Écrits* (« Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956 ») ? Je prendrai cette question, un peu rapidement, à travers deux points : 1. Une identification de type hystérique ; 2. Le réel du nœud borroméen.

Une identification de type hystérique

Depuis *Totem et tabou* (1913) de Freud, nous savons l'importance de l'identification au père dans la construction du sujet. Le meurtre du père de la horde et son incorporation cannibalique procèdent de la naissance de la culpabilité et de la loi (inceste et exogamie) comme de celle de la fratrie et du lien social. L'identification à un trait du père (totem symbole de l'identité du groupe) ouvre la voie vers les premiers processus de civilisation.

Ainsi, l'identification au groupe et au trait du père (le leader) est une façon pour l'homme d'éviter le retour à la barbarie de la horde en renonçant à sa jouissance. Il me semble qu'on peut comprendre de la même façon Lacan quand il énonce à propos du cartel : « Ce que je souhaite, c'est quoi ? L'identification au groupe. Parce que c'est sûr que les êtres humains s'identifient à un groupe.

mensuel 38

Quand ils ne s'identifient pas à un groupe, ils sont foutus, ils sont à enfermer². »

Cette identification de la fratrie au totem du père mort, empreinte de culpabilité, marque l'adoration des fils pour la figure paternelle. Retournons à Freud dans « Psychologie des masses et analyse du moi » (1921), où il nous avertit des dérives d'un groupe organisé sur une identification au père mis en place d'idéal du moi. Dans ces groupes qui s'apparentent à l'armée ou à la religion, le fonctionnement est hiérarchisé. Les dits et les places de chacun sont réglementés, codifiés, contrôlés. Chaque individu est identifié imaginativement à une image idéalisée du père incarné par un chef. Il s'agit d'être au plus proche de ses attentes, par une quête de savoir à apprendre et à répéter. Ce fonctionnement met chacun dans une place de semblable par rapport à cette identification unifiante où règne l'infatuation narcissique du moi pris comme référence.

Avec son École articulée sur le travail du cartel et la procédure de la passe, Lacan cherche à éviter les effets de groupe quand ils se soutiennent d'une identification imaginaire au père (illusion groupale et adoration du père). La production personnelle de travail au sens d'une réinvention de la psychanalyse n'est plus de mise tandis que dominent les enjeux de pouvoir, de prestige et d'adoration religieuse.

Avec le cartel, Lacan propose une identification de type hystérique (*R.S.I.*), c'est-à-dire, il me semble, envisager le texte de psychanalyse comme porteur d'une énigme (qu'est-ce qu'il veut dire ?). Chacun à sa façon interroge cette énigme du texte (agent du discours au-dessus de la barre), dont le savoir est du côté de l'Autre (Autre du supposé savoir *S1*) ; alors chacun peut afficher sa division à partir d'un point d'opacité (objet *a* de sa jouissance au-dessous de la barre) et oser le débat. On reconnaît là le discours de l'hystérique, qui est également induit par la position d'analysant. D'ailleurs, dans les deux cas (cure et cartel), on parle d'analysant et l'analyste comme le plus-un sont des supposés au savoir.

Mais l'analogie s'arrête là, car d'une part le discours hystérique ouvrant à une position divisée se conçoit comme un moyen et non comme une fin du travail ; d'autre part, si les deux situations relèvent d'une expérience où chacun est concerné dans son rapport au

2. J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, leçon du 15 avril 1975.

manque et au désir et si chacun vise la production d'un savoir, le travail du cartel se soutient d'un travail sur les textes et les concepts de la psychanalyse là où ils font énigme pour chacun, y compris pour le plus-un.

Ainsi, le désir de savoir qui fait transfert de travail est adressé à l'occasion au plus-un ; en fait, il peut l'être tout autant aux autres membres du cartel. Autant dire qu'il y a de l'Autre et du transfert dans le cartel.

Cependant, dans le cartel, la supposition de savoir est clairement attribuée, non pas à l'analyste, mais aux deux figures fondatrices de la psychanalyse, Freud et Lacan. Le plus-un est invoqué au même titre que les autres à cette position d'analysant. Colette Soler parle du cartellissant comme d'un « analysant de la psychanalyse », dans son cours de 1989-1990, *Quelle psychanalyse ?* (séance du 24 janvier 1990).

Dans la leçon du 15 avril 1975 du séminaire *R.S.I.*, Lacan nous indique que l'identification proposée est celle de l'hystérique sur le désir de l'Autre – ce désir qui procède justement du manque et dont le cas Dora nous révèle toute l'importance (Dora est identifiée à M^{me} K. en tant qu'elle représente la femme qui sait y faire avec le désir de son père qu'elle pose comme impuissant, autant dire manquant). Ce désir visé par chacun des trois, quatre ou cinq cartellisants est situé à la place de l'objet *a*, celui du manque et celui cause du désir, celui qui fait le cœur du nœud borroméen.

Le réel du nœud borroméen

S'il y a du groupe dans le cartel, le travail produit n'est pas un travail de groupe, même s'il ne se fait pas sans lui. Il est un lieu d'élaboration de la psychanalyse où la formulation du trois (ou quatre, ou cinq) plus un est aussi celle du nœud borroméen. Au-delà de cinq, il devient plus difficile d'échapper aux effets de groupe et d'illusion groupale.

Lacan apportera les précisions suivantes à propos du cartel dans la leçon du 15 avril 1975 : « Identification à quoi ? À ce qui dans tout nœud borroméen [...] fait le cœur, le centre du nœud. Et où est-ce que je vous ai marqué que déjà se situe le désir, le désir qui est aussi une possibilité d'identification ? [...] celui qui domine ce dont

mensuel 38

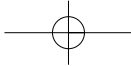
Freud fait la troisième possibilité d'identification, le désir hystérique. » Ce point, c'est l'objet *a*, point de manque dans la structure, mais aussi reste qui *cause*, au sens aussi de fait parler.

Lacan utilise l'hystérique pour situer l'identification au désir de l'Autre, c'est-à-dire au manque. Ainsi, dans le cartel, l'identification vise non pas le père idéal mais le manque irréductible qui touche chaque sujet (l'impossible du rapport sexuel) et auquel renvoie la psychanalyse toujours à repenser.

Lacan relève la parenté entre la structure du nœud borroméen et celle du cartel : dans les deux cas, si un élément des trois plus un se décroche des autres, il n'y a plus de nœud ni de cartel. La consistance de chaque élément est équivalente, et pas un rond, pas une personne ne vaut plus qu'un autre. Chaque registre de l'imaginaire, du symbolique et du réel, chaque cartellissant (y compris le plus-un qui devient quelconque) sont impliqués dans la construction du nœud comme du cartel. Rappelons que chaque cartellissant tient sa position à partir de son désir d'avancer un peu sur son ignorance. Il nous avertit qu'il ne s'agit pas d'imaginer qu'une personne représenterait l'imaginaire, une autre le réel... !

Lacan associe le plus-un au quatrième rond qui tient distincts les trois autres et qui a même consistance qu'eux. Certes, le plus-un peut être quelconque et non pas forcément un leader côté organisation ou côté savoir. Son rôle est de permettre un nouage qui donne une chance au travail de chacun d'être pris en compte. Il opère comme semblant de garantie du bon fonctionnement du cartel et principalement s'oriente à partir du réel, de ce qui se met en travers, de ce qui résiste à un travail d'élaboration, d'écriture, de dire...

Par mon expérience actuelle de plus-un dans un cartel, j'arrive à l'idée que le plus-un est une fonction. Ainsi, on pourrait imaginer qu'elle soit occupée par plusieurs membres du cartel à tour de rôle. Lacan l'apparente à la fonction nommante du quatrième rond : « La nomination, c'est la seule chose dont nous soyons sûrs que ça fasse trou. » La fonction du plus-un, d'exister, garantit la place singulière des cartellisants et de leur élaboration, elle soutient leur désir de savoir adressé à la psychanalyse comme un savoir troué aux effets de réel à inscrire dans une écriture. Il porte les coordonnées et le travail du cartel dans l'École. L'École ne serait que le lieu de la trace d'une



élaboration individuelle sur la psychanalyse, pleine du manque, du trou qui la « cause ».

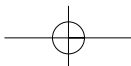
En conclusion, je citerai Lacan dans « Dissolution » (le 18 mars 1980) :

« Il faut que j'innove, ai-je dit – sauf à rajouter que : pas tout seul.

Je vois ça comme ça : que chacun y mette du sien.

Allez-y. Mettez-vous à plusieurs, collez-vous ensemble le temps qu'il faut pour faire quelque chose, et puis dissolvez-vous après pour faire autre chose.

Il s'agit que la Cause freudienne échappe à l'effet de groupe que je dénonce. D'où se déduit qu'elle ne durera que par le temporaire, je veux dire – si on se délie avant de se coller à ne plus pouvoir en revenir. »



Béatrice Guitard

Le cartel, ou de nouveaux savoirs mis à l'épreuve *

L'enseignement et la recherche clinique qui se pratiquent au sein de l'EPFCL se fondent sur les œuvres de Freud et de Lacan. En effet, si Freud a posé les bases de la psychanalyse, il appartient à Lacan d'avoir prolongé cette découverte et ouvert de nouveaux champs théoriques et cliniques. Ces avancées ne se contredisent pas, bien au contraire, elles conduisent à des perspectives renouvelées.

Ainsi en est-il du texte fondamental « Pour introduire le narcissisme ¹ ». Partant de l'hypothèse de Freud développée dans ce texte, Lacan effectue un virage infiniment fécond pour la pensée, qui porte sur deux points essentiels.

En effet, pour Lacan, le sujet ne part pas d'une position narcissique primordiale pour se diriger ensuite vers l'objet, investi à son tour de libido narcissique, mais, au contraire, il se constitue d'emblée au lieu de l'Autre, selon deux axes :

- dans l'image de l'Autre rencontrée dans le miroir, image qui va lui servir à constituer la sienne propre ;
- dans le langage, dont les signifiants donnés d'entrée vont véhiculer pour lui à jamais les marques de son aliénation.

Lacan va déplacer la question de l'amour œdipien, cette construction mythique dont Freud s'est servi pour élaborer la théorie de la castration. Celle-ci reste bien au cœur de l'affaire. Mais la proposition est de dépasser la dimension historique d'une histoire de famille pour en prélever de façon plus systématique l'économie du désir. Ce qui change tout pour l'approche clinique.

* Bordeaux, janvier 2008.

1. S. Freud, *La Vie sexuelle* (1914), Paris, PUF, 1995, p. 81.

C'est tout le mérite de Lacan d'avoir remis la psychanalyse sur la voie qu'avait ouverte Freud après que des dérives se furent progressivement infiltrées, dérives qui donnaient une part prioritaire à la relation libidinale vers l'objet au détriment du vouloir profond du sujet. Un travail précédent de séminaire de relecture des textes de Freud par Lacan nous avait permis de réaffirmer le nécessaire retour aux sources : ce qui se joue dans le transfert est à ramener au désir du sujet plutôt qu'à la relation à son objet d'amour. Ce qui n'est pas sans incidence sur la conduite du travail de cure. Je voudrais montrer rapidement comment, dans un cartel, ma position a été amenée à se déplacer.

Premier exemple

C'était mon premier cartel, au tout début de ma rencontre avec la pensée lacanienne. Je venais de l'IPA. Je travaillais dans les Forums depuis un ou deux ans. Pendant ce cartel, où nous nous retrouvions autour de la lecture d'un séminaire de Lacan, chacun était invité à « se mettre à la question ». J'évoquai alors un cas de ma pratique dont il me semblait avoir saisi la logique après un travail sur les bases de la théorie freudienne. Il s'agissait d'un sujet obsessionnel dont le refus de la castration était évident, enlisé qu'il était dans une fixation maternelle œdipienne solide. Il évoqua un rêve qui renvoyait effectivement à cette problématique.

Je n'en détaille pas le contenu sinon que dans ce rêve, dont l'énoncé s'accompagnait d'une intense satisfaction, il urinait sur un énorme animal dangereux et menaçant. Et il s'empressa d'ajouter dans un mouvement de dénégation manifeste qu'il n'y avait bien évidemment rien de sexuel dans son propos. Et moi d'interpréter, de le pousser à voir que si... ce qu'il finit par reconnaître. On en parlait depuis un moment et il commençait à voir, sinon à accepter, ses points de fixation. Invité à associer, il en vint à l'assimiler à son père.

Dans le cartel, quelqu'un demanda alors : « Est-ce par les voies de l'Œdipe qu'on peut traiter la question ? Probablement pas ! » Une discussion entre les participants s'en est suivie. A résonné brusquement pour moi la formule « traiter la question ». De quelle question pouvait-il bien s'agir si ce n'était celle de l'Œdipe, socle de la théorie analytique... donc de l'amour !

mensuel 38

S'en est suivi un moment de vacillation, de doute – fort désagréable – jusqu'à ce que dans l'après-coup puisse s'élaborer autrement « la question »... qui était évidemment celle du désir du sujet. Tout le contenu de ses dires comme son rapport transférentiel marquaient son point de jouissance : il attaquait les insignes du phallus, les signes du Φ de l'Autre. Et son récit, exposé à mon écoute, ajoutait de l'excitation à sa jouissance. Bien sûr la castration était au premier plan, mais une révolution de la pensée était à effectuer : il s'agissait d'analyser la relation axée sur le désir et non sur l'amour.

La prise en compte de la consistance de l'objet ne peut mener qu'à une impasse. Pas de sortie de cure autre que celle d'une identification renforcée à l'Autre – l'analyste dans le transfert –, alors que l'objectif visé est précisément d'en dégager le sujet.

De plus, j'en prenais conscience, le savoir acquis dans les concepts – si bien maîtrisés soient-ils – ne relève pas d'une vérité généralisable. J'avais « construit » mon observation et rendu mes conclusions selon un mode académique, mais, prise conceptuellement dans les dérives postfreudiennes, je restais derrière le mur du langage, selon une jolie expression de Lacan, à me demander : « Qu'est-ce qu'il a ? Qu'est-ce qu'il présente comme trouble ? Comment faire lever le refoulement ? » Alors que nous étions du même côté de ce mur. La question était plutôt : « Qu'est-ce qu'il dit ? Comment le dit-il ? Qu'est-ce qu'il veut ? », ce qui n'est pas du tout pareil. À trop vouloir « savoir », c'est-à-dire comprendre, maîtriser, théoriser, on peut passer à côté de l'essentiel, qui est, dans le moment de la séance : le dire, l'acte, et évidemment le désir.

On voit là ce qui peut opérer dans un cartel. Le fait de dire, de s'exposer dans sa pratique fait surgir de l'inattendu, bouscule ce qui semble établi, ce par le fait que les participants se sentent à la fois stimulés et soutenus les uns par les autres. Je souligne au passage la nécessité de se sentir en confiance pour oser le risque de se faire parfois déséquilibrer dans ses propres convictions. Ces déplacements de position ne sont pas sans effet sur les perspectives tant théoriques que cliniques. Effets analytiques évidemment, mais pas seulement. Il ne faudrait pas assimiler le cartel à une sorte de double emploi de ce qui se produit dans les contrôles. Le cartel est bien davantage qu'un « contrôle à plusieurs ».

À partir du moment où se trouvent questionnés, pour chaque praticien, les fondements de sa théorie comme de sa clinique, les bases conceptuelles sur lesquelles s'appuie la doctrine analytique sont concernées. J'évoque ici le cadre de l'École de psychanalyse. On voit comment le cartel est lié à l'École.

Pour reprendre mon exemple, la découverte occasionnée par cette expérience est celle qui m'a fait définitivement « choisir mon camp » au sens où il est requis de la part de l'analyste de pouvoir dire d'où il parle et rendre compte de sa pratique comme de ses appuis conceptuels. Cette discipline exigeante qu'est la psychanalyse ne souffre pas les « à-peu-près » où chacun pourrait puiser ici ou là les concepts qui lui conviennent. Les dérives de l'imaginaire nourrissent ces errances. L'enjeu est de taille dans les menaces qui planent aujourd'hui.

Deuxième exemple

Je vais tenter maintenant d'aborder ce que m'a révélé un deuxième cartel, en prenant de sérieux risques parce que, d'une part, le travail est encore en cours et, d'autre part, les questions qui ont surgi ne sont pas simples à élaborer.

Il s'agit dans ce travail de questionner ce qu'on entend par le savoir de la psychanalyse. Ce savoir constamment mis au travail et qui ne peut se clore une fois pour toutes reste toujours à creuser. Colette Soler se demandait : « Qu'est-ce qui peut, voire qu'est-ce qui doit s'inventer dans le discours déjà créé ² ? » Question difficile parce qu'elle touche au processus de création ancré au cœur de l'humain, c'est-à-dire au plus près du vivant et de la question du désir qui lui est chevillée.

Lorsqu'on suit les étapes successives de Freud dans le déroulement de ses recherches, il ressort à quel point non seulement les avancées ne sont pas linéaires mais quelles énergies psychiques sont mobilisées pour tenter de comprendre, d'élaborer, de construire. Le désir à l'œuvre engendre des enthousiasmes mais aussi des doutes, des moments de dépression et d'angoisse. Quelque chose « dépasse » largement le sujet dans cette découverte.

2. C. Soler, *Savoir et invention en psychanalyse*, cours au collège clinique de Paris, Paris, 2002, p. 194.

mensuel 38

Les chercheurs des autres disciplines ne sont pas exempts de ces turbulences émotionnelles, mais il revient à la psychanalyse cette caractéristique que ce qui est visé, c'est un impossible à atteindre, un savoir qui se dérobe au fur et à mesure qu'il se dévoile, un manque situé au cœur même des efforts de théorisation.

C'est un savoir qui peut se transmettre certes, comme tout savoir, mais il faut d'abord l'extraire de l'inconscient, et cette opération ne peut se passer des voies de l'amour, de l'Autre en position dans le transfert.

Dans la cure, le transfert concerne l'analyste. Dans le cartel, il s'agit d'un transfert de travail. Ce terme de transfert a évolué de Freud à Lacan. Sidi Askofaré en touche un mot dans un article intitulé « Le transfert : négatif³ ? ». Il évoque comment Lacan a construit, après Freud, sa propre doctrine du transfert. Après avoir rappelé qu'au commencement de la psychanalyse est l'amour, il énonce qu'« une psychanalyse, telle que Lacan l'entend, est un procès d'accès au désir qui passe par l'épreuve de l'amour⁴ ».

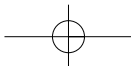
Une précision s'impose : la fonction pivot du transfert, Lacan va l'appeler le sujet supposé savoir. Le mot « supposé » laisse entendre que le savoir n'est pas là, à disposition, et que c'est éventuellement quelqu'un d'autre qui le possède.

Effectivement, lorsque le sujet demande une analyse, il suppose que va enfin lui être délivré un savoir sur ce qui ne va pas. Il lui faudra faire un bon bout de chemin pour parvenir à « désupposer » ce savoir de l'Autre, incarné par l'analyste, et pour admettre, en fin de parcours seulement, qu'il y a un savoir impossible à rejoindre. D'une part parce que existe le refoulement (Freud), d'autre part parce que la condition même de parlêtre suppose un reste de structure non symbolisable, inaccessible aux appareils du langage (Lacan).

Pour tenter d'en rendre compte, dès le début de son œuvre, Lacan construit les trois catégories R, S et I (réel, symbolique, imaginaire), montrant au fur et à mesure de son élaboration théorique comment ces instances se nouent et l'effet de ce nouage – ou de ce non-nouage – dans l'émergence du sujet. Parti du nouage SIR dans le *Séminaire I*, Lacan arrivera au nouage borroméen RSI développé dans

3. S. Askofaré, « Le transfert : négatif ? », *Mensuel*, n° 29, décembre 2007.

4. *Ibid.*, p. 17.



un séminaire qui porte ce nom. Il s'agit ici non pas de développer le long cheminement qui a conduit à cette élaboration mais de tenter de faire sentir comment cette configuration borroméenne s'est quelque peu éclairée dans un cartel.

Ce cartel – encore en cours – est parti de l'identification. Le séminaire qui lui est consacré met en route le début de la topologie. De fil en aiguille, les participants ont proposé d'essayer d'y voir un peu plus clair précisément dans la topologie. J'ai accepté à contre-cœur parce que j'éprouvais une réticence énorme, une sorte de blocage, accrochée que j'étais à l'idée que de toute façon je n'y comprendrais jamais rien. J'apprendrai d'ailleurs, dans l'ouvrage de Jeanne Granon-Lafont ⁵ sur lequel nous nous sommes mis au travail, que Lacan parle même d'aversion à propos de la difficulté – structurale – d'aborder la topologie, y lisant la trace du refoulement originaire.

Avec le nœud borroméen, le changement de position touche au fondement même de la pensée. Il s'agit de tenter de penser ce qui ne peut pas être représenté, mis en image. Dès qu'on essaie de réfléchir à ces nœuds, on s'empêtre, ça échappe. On croit avoir compris et de nouveau ça fuit. « Cela prouve simplement l'extraordinaire débilité de la pensée », dit Lacan ⁶.

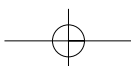
Essayer d'attraper une pensée, c'est convoquer dans le même mouvement une part de réel, de symbolique et d'imaginaire. Les trois instances sont nouées entre elles et possèdent la même consistance. Dans le même temps qu'une pensée se forme, quelque chose échappe. Le réel qui infiltre tant l'imaginaire que le symbolique laisse toujours une part d'impossible parce que le réel, c'est précisément ce qui est impossible à imaginer, à dire, à écrire.

Lacan demande : « N'y aurait-il pas une sorte de *fatum* de la pensée qui, en l'attachant de trop près au vrai, lui laisse glisser entre les doigts, [...], le Réel ? [...] ce n'est pas la même chose, le concept [et] la vérité ; [...] le concept [donc symbolique] ça se limite à la prise comme le mot *capere* implique, et qu'une prise, ce n'est pas suffisant pour s'assurer que c'est le Réel qu'on a en main ⁷. »

5. J. Granon-Lafont, *La Topologie ordinaire de Jacques Lacan*, Paris, Point Hors Ligne, 1995.

6. J. Lacan, *R.S.I., 1974-1975*, séminaire inédit, leçon du 18 mars 1975.

7. *Ibid.*



mensuel 38

Ce sujet intéresse directement le cartel, qui œuvre à la fois dans le sens de l'élaboration d'une pensée et dans celui d'une tentative d'en faire partager la démarche avec d'autres. Dire qu'on se comprend, c'est évoquer la logique de la relation qui lie les participants. « Il est difficile de ne pas sentir, dans le texte même de ce qui est dit, dans le sens que *on se comprend*, n'a pas d'autre substrat que *on s'embrasse*⁸ », nous dit Lacan. Cela renvoie à la difficulté inhérente à toute relation entre humains, fussent-ils psychanalystes, puisque, selon la formule incontournable, il n'y a pas de rapport sexuel.

La proposition borroméenne est probablement celle qui est la plus à même de penser cette délicate question : « Il faut tout recentrer sur le frotti-frotta, ce fricotage, pour faire appel à quoi ! au Réel ! au Réel du nœud⁹. » Pour le dire autrement, il n'y a pas de possibilité de communication authentique entre les membres d'un groupe sans le recours à ces consistances différentes que sont le réel, l'imaginaire et le symbolique. Les échanges en portent inévitablement la marque.

Je cite encore Lacan : « Ces modes qui sont ceux sous lesquels j'ai pris la parole, Symbolique, Imaginaire et Réel, je ne dirai pas du tout qu'ils soient évidents. Je m'efforce simplement de les é-vider, ce qui ne veut pas dire la même chose, parce que évider repose sur vide et qu'évidence repose sur voir¹⁰. »

C'est pour serrer au plus près cette question du réel et du savoir que ce dispositif du cartel a été imaginé. C. Soler en fait un commentaire à partir de l'énoncé de Lacan et de l'identification nécessaire au groupe¹¹ : « Pas à n'importe quel point du groupe [...] au point où *a* est écrit dans le nœud borroméen. » Et elle ajoute : « Or, c'est précisément le point où manque le savoir. »

À l'intersection de ces trois ronds apparaît donc le trou, point d'identification au savoir vide. Ce trou, c'est ce qui permet qu'il y ait du jeu, que ça puisse bouger. « Le nœud est supposé par moi être le Réel [...] il force un certain mode de *tourne-autour*, [...] voilà sur quoi j'en arrive à déplacer la question, par elle-même insoluble, de

8. *Ibid.*

9. *Ibid.*

10. *Ibid.*

11. C. Soler, « Cartel d'École », *Mensuel*, n° 25, p. 42.

l'objectivité ¹². » Je crois comprendre que, pour extraire des petits bouts de savoir, au travers de ce que Lacan appelle avec humour les élaborations élocubrantes, il faut du vide pour que ça puisse tourner autour, pour que puisse surgir de façon contingente du *non-prévu*, issu précisément de ce point de non-savoir auquel chacun s'identifie avec sa propre question.

Il ne peut pas y avoir de modèle, ce qui tirerait les choses du côté de l'imaginaire. Or, comment penser l'imaginaire dans la mesure où nous sommes pris dedans ? Je cite Lacan : « Si élaboré qu'on le fasse, dans l'Imaginaire, on y est. Il n'y a moyen de le réduire dans son imaginarité. C'est en ça que la topologie fait un pas ¹³. »

Le réel pèse de tout son poids dans l'articulation avec l'imaginaire et le symbolique que constitue le nœud. Il s'y infiltre, s'y accroche. La tendance au « je ne veux rien en savoir » pousse à boucher le trou du vide de savoir, générateur de malaise évidemment, comme l'est l'approche de l'objet petit *a*. Les choses alors peuvent se souder. Ça ne tourne plus.

Noué à l'imaginaire, le réel tire du côté de la jouissance. Jouissance phallique qui peut conduire aux inhibitions invalidantes que nous connaissons tous. J'en faisais là une cruelle expérience. Lorsque le réel insiste du côté du « pas de sens », la pensée erre, ne parvient pas à s'accrocher à quelque chose. On n'arrive pas à dire, on ne trouve ni les images ni les mots. Ce n'est pas sans générer de l'angoisse, source du transfert possiblement négatif (rage de ne rien comprendre, sentiment de honte, de dépréciation, envie de tout arrêter).

À noter que l'emprise de la jouissance peut s'imposer masquée. Peuvent ainsi se développer des architectures conceptuelles les plus déviantes, la subjectivité y faisant loi. Les dérives postfreudiennes déjà évoquées trouvent probablement là leur origine.

Mais la jouissance peut prendre des voies plus perverses encore : elle peut donner lieu à des groupes dits de travail où les élocubrations théoriques de plus en plus sophistiquées relèvent d'une pure jouissance à s'écouter parler ou s'écouter penser, à faire étalage de ce qu'on sait. Nouée au symbolique, c'est la question des identifications qui est ici concernée. « S'il y a un Autre réel, il n'est pas

12. J. Lacan, *R.S.I.*, *op. cit.*

13. *Ibid.*

mensuel 38

ailleurs que dans le nœud même et c'est pour ça qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre ¹⁴. »

Je n'irai pas plus loin aujourd'hui. J'évoquerai simplement un point, crucial pour le cartel. Puisqu'il est question du transfert dans l'expression « transfert de travail », il ne faut pas, me semble-t-il, perdre de vue la nature du transfert qui lie à la théorie, ainsi que de celui qui lie à Lacan lui-même, faute de quoi il peut y avoir des dérives (réel). La psychanalyse court le risque de s'engager dans une doxa pétrifiée où la parole de Lacan est utilisée non plus comme une invitation à penser mais comme parole d'évangile. L'Autre de l'Autre existe bel et bien : on croit en Lacan comme on croit en Dieu.

Je pense ici à une phrase d'Aimé Césaire dans une lettre à Maurice Thorez, à propos d'une critique sur le communisme : « Aucune doctrine ne vaut que repensée par nous ¹⁵. » Ou encore, plus ciblée, à une réflexion du psychanalyste Clavreul dans son ouvrage *Le Désir et la Loi* ¹⁶ : « Nous sommes les produits des expériences, notamment psychanalytiques qui nous permettent d'avoir accès à cette histoire (signifiants familiaux et culturels) ; et nous ne pouvons nous désolidariser du frayage qui a rendu possible un tel accès. Là se situe la dette symbolique. Ce qui exclut tout autant qu'on fétichise les paroles, les écrits envers qui nous sommes redevable ; car c'est à nous-mêmes qu'il appartient de les reprendre à notre compte afin qu'ils prennent la force et la dimension propres à ce qui fait acte. »

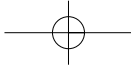
Conclusion

L'inscription dans le cartel est une nécessité individuelle autant que collective. Non seulement parce qu'il est difficile de soutenir son désir tout seul (tâche particulièrement ardue lorsqu'il s'agit de la topologie) mais aussi parce que se mettre dans des conditions d'affronter avec d'autres cet inconfortable « pas tout du savoir » ouvre au risque de toucher un point de réel, d'où pourra – peut-être – s'extraire un bout de savoir nouveau. Pour chacun au singulier.

14. *Ibid.*

15. A. Césaire, *Lettre à Maurice Thorez*.

16. J. Clavreul, *Le Désir et la Loi, Approches psychanalytiques*, Paris, Denoël, 1987.



Le cartel est ce qui permet de nouer plusieurs vides et de donner ainsi plus de chance à des inventions. Il est en effet nécessaire de maintenir ouverte la béance du savoir – le trou –, savoir qui, comme l'inconscient dont il est issu, est toujours pulsatile et susceptible de se refermer s'il n'est pas sollicité. Le « je n'en veux rien savoir » est toujours à l'œuvre chez les parlêtres que nous sommes. Même après la cure, le cartel, me semble-t-il, permet de rester éveillés et de ce fait de contribuer à maintenir vivante la psychanalyse.

Annie Voiret

Le champ lacanien Le désir de l'analyste à l'épreuve de l'institution *

Soutenir une position analytique au-delà des demandes parentales et institutionnelles, et malgré le discours ambiant actuel de normalisation, de rééducation ou de soins, est une question à l'origine de ce cartel et des rencontres d'Aix.

Notre cartel, « Avatar de l'Œdipe dans la clinique de l'enfant et de l'adolescent », travaille cette année sur « Les modalités du transfert ». Il est associé aux « Rencontres autour de la clinique psychanalytique de l'enfant et de l'adolescent » qui ont lieu à Aix-en-Provence.

Les participants exercent en institutions médico-sociales ou éducatives, où ils sont le plus souvent embauchés comme psychologues, institutions où les référentiels techniques et le cahier de « bonnes pratiques » tendent désormais à réglementer une pratique prêt-à-porter, transformant les cliniciens en « techniciens réparateurs ». Cette visée normalisante participe d'une mise à l'épreuve de l'orientation analytique de chacun, d'une mise à l'épreuve du désir de l'analyste.

Cette question a pris au fil du temps une singulière acuité à la Protection judiciaire de la jeunesse, institution succédant en 1989 à l'Éducation surveillée, créée elle-même en 1945 aux fins de traitement de la délinquance juvénile.

La découverte freudienne porte-t-elle encore à conséquence dans les modalités actuelles de traitement ? Freud écrit : « Une violente répression de pulsions puissantes exercée de l'extérieur n'apporte jamais pour résultat l'extinction ou la domination de ceux-ci [...]

* Inter-cartel, Paris, 31 mai 2008.

les éducateurs familiarisés avec les résultats de la psychanalyse, [...] ne risqueront pas entre autres d'exagérer des motions pulsionnelles socialement inutilisables ou perverses chez l'enfant ¹ [...]. » Ailleurs, il énonce : « L'école ne doit jamais oublier qu'elle a affaire à des individus encore immatures, auxquels ne peut être dénié le droit de s'attarder dans certains stades, même fâcheux, de développement ². »

C'était un autre temps de « civilisation » certes, mais la découverte freudienne du désir inconscient demeure d'actualité. Elle le devient d'autant plus lorsque le retour de ces « actions de redressement » qu'interrogeait August Aichhorn dans *Jeunesse à l'abandon* se soutient de nos jours d'un renforcement de la répression, d'une propension répressive qui tente de s'opposer à l'une des manifestations perturbatrices de la promotion de jouissance du discours contemporain.

Quelle que soit la correction dont elles peuvent être l'objet, les pulsions insistent et reviennent toujours sous une forme ou une autre. Dès lors, renforcer l'instance surmoïque, multiplier ses exigences aux fins d'adaptation et de normalisation sociale ne saurait contribuer à limiter la jouissance. Cela tendrait plutôt à l'alimenter si ce n'est à la déchaîner.

« Il y a une grande différence entre un enfant, même un enfant dévoyé et asocial, et un névrotique adulte, comme il y a loin d'une rééducation à l'éducation d'un être en pleine croissance ³ [...] » Cette différence entre enfant et adulte s'efface de plus en plus souvent, au profit d'une mise en opposition entre délinquant, fût-il juvénile, et victime.

Que l'adolescence soit un moment de turbulence pulsionnelle, un temps de transition où s'interrogent et vacillent les arrimages de la névrose infantile, tend à s'oublier lorsque ces provocations adolescentes participent à troubler et à menacer l'ordre social. S'efface l'origine première de « provocation », *pro-vocare*, appeler au-dehors, adresser la parole.

1. S. Freud, « L'intérêt de la psychanalyse » (1913), dans *Résultats, idées, problèmes*, Paris, PUF, 1984, p. 212-213.

2. S. Freud, « Pour introduire la discussion sur le suicide » (1910), dans *Résultats, idées, problèmes*, *op. cit.*, p. 132.

3. S. Freud, Préface à *Jeunesse à l'abandon* d'August Aichhorn (1925), dans *Œuvres complètes*, tome XVII, Paris, PUF, 1992.

mensuel 38

Pour nombre d'adolescents sur le versant de la névrose, l'acte délictueux participe d'un dire, parfois d'un cri, plus ou moins inaudible ayant valence d'*acting out*. Pour d'autres, il vient en place d'un « trou noir », le défaut de mots pour le dire les poussant au passage à l'acte. Faire la part de ce qui revient au dire, d'un raté de symbolisation qui n'en reste pas moins une tentative, et de ce qui comporte une part de jouissance à l'œuvre nécessite de se déprendre de l'horreur ou de la fascination que peuvent susciter leurs actes.

Entendre et traduire autrement ce qui est appréhendé par l'institution judiciaire en termes de délits ou de crimes relevant d'une jouissance interdite et d'une condamnation pénale n'est possible qu'à certaines conditions. Lacan en déterminait une au terme du débat sur les fonctions de la psychanalyse en criminologie : « La psychanalyse du criminel a des limites qui sont exactement celles où commence l'action policière dans le champ de laquelle elle doit se refuser d'entrer. C'est pourquoi elle ne s'exercera pas sans peine, même là où le délinquant, infantile, par exemple, bénéficie d'une certaine protection de la loi ⁴. »

C'était en 1950, lorsque l'Éducation surveillée était au premier temps de sa création, et le traitement de la délinquance juvénile au temps d'une élaboration, de recherches et de questions ouvertes à la psychanalyse. Daniel Lagache y soutenait un enseignement, « Psychanalyse et délinquance », Pierre Male, compagnon d'internat de Lacan, travaillait au Centre d'observation de Savigny-sur-Orge.

Autour des années 1970, avec l'apport de Maud Mannoni d'une « éducation impossible », avec celui de la psychothérapie institutionnelle et de l'antipsychiatrie et avec les analyses de Michel Foucault, une ronde des discours opérait encore.

Cette ouverture, ce débat n'est plus ; les institutions traitant de la délinquance juvénile ne sont plus au temps de la recherche, d'un désir de savoir, d'une possible mise en question du symptôme en sa portée signifiante et sa valence d'énigme. Ce qui prévaut aujourd'hui est l'exigence de réponses immédiates et de solutions efficaces, ne serait-ce que dans leur apparence.

4. J. Lacan, « Prémisses à tout développement possible de la criminologie », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 125.

Au fil des ans, quelques signifiants maîtres ont fait retour dans le discours institutionnel : centre d'éducation renforcée, centre d'éducation fermé, placement immédiat, pénitencier pour mineurs... où la volonté de maîtrise participe à effacer le sens premier d'éduquer, *ex-ducere* : conduire au-dehors.

Les « nouveaux dispositifs » de traitement se succèdent et se multiplient, s'avancant le plus souvent voilés sous la succession de sigles les désignant : IOE, UER, CER, CEF, CPI, EPM... sigles obscurs d'un discours administratif participant d'une déperdition, d'une dévaluation de la fonction signifiante. Les réponses institutionnelles s'empilent et s'imposent sans que la question soit posée et puisse s'élaborer tant au plan collectif que subjectif.

L'instant du regard se précipite sur le moment de conclure sans consentir au temps pour comprendre. Mais, sans temps pour comprendre, qu'est-il possible de conclure ? « Le moment de conclure, c'est le moment de conclure le temps pour comprendre ⁵. »

Étrangement, cette prévalence de l'instant du regard en vient à s'éterniser dans la multiplication des bilans, des expertises et autres mesures dont les adolescents sont objets. À l'insistance du regard s'adjoint une injonction à parler qui prend pour nom : obligation de suivi psychologique, aide sous contrainte, soins pénalement obligés.

« La psychanalyse doit se refuser d'entrer dans le champ de l'action policière. » En 1950, se posaient deux discours et une antinomie, une incompatibilité manifeste. Dans le traitement de la délinquance juvénile, où commence et prend fin de nos jours le champ de l'action policière, champ qui vise le maintien ou le rétablissement de l'ordre public ? Le champ lacanien et les quatre discours sont une boussole permettant de se repérer dans la confusion présente. Cependant, compter avec quatre ne va pas nécessairement de soi.

Une première structure quadripode était venue à se préciser au cours du précédent cartel, « Avatar de l'Œdipe dans la clinique de l'enfant et l'adolescent », au fil de la lecture des « Notes à Jenny Aubry » et du *Séminaire IV, La Relation d'objet*.

Si l'issue à la relation duelle mère-enfant est la triade imaginaire : mère, enfant, phallus, cela ne saurait suffire : « Un minimum

5. J. Lacan, « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 206.

mensuel 38

de termes est nécessaire au fonctionnement du système symbolique. Il s'agit de savoir si c'est trois, si c'est quatre ⁶. » Le minimum de termes n'est certainement pas trois, avançait Lacan. L'Œdipe nous en donne trois mais en implique un quatrième pour que l'enfant le franchisse... et « celui qui intervient là dans l'affaire, c'est le père ⁷ ».

Le discours courant sait compter jusqu'à trois : l'enfant, sa mère, son père. Trois termes sur lesquels s'appuie la psychologie : faire tiers entre la mère et l'enfant, rétablir l'autorité du père perçue comme défaillante, inopérante ou absente, oubliant dans la visée thérapeutique de son entreprise ce qui de la structure revient à la fonction phallique.

Avec le champ lacanien, il y a à compter avec quatre, quatre éléments dans la structure du discours ; il y a à compter avec l'objet *a*, « cet objet dont on n'a pas idée [...], celle de la cause du désir, soit de ce qui manque ⁸ ». « Pourtant il ne manque de rien, il a tout ce qu'il lui faut ! », s'étonnent parfois certains parents stupéfaits par l'acte délictueux de leur enfant.

Dans le champ lacanien, il y a quatre discours, plus un qui n'en est pas vraiment un, ne faisant pas lien social, le discours capitaliste, qui ne saurait réguler la jouissance puisqu'il la promet sans fin. « La jouissance, c'est le tonneau des Danaïdes, une fois qu'on y entre, on ne sait pas jusqu'où ça va. Ça commence à la chatouille et ça finit par la flambée à l'essence ⁹. » Quant à ce discours qui la promet sans fin, « c'est un discours follement astucieux, mais voué à la crevasse, parce que c'est intenable, ça marche comme sur des roulettes, ça ne peut pas marcher mieux, mais justement ça marche trop vite, ça se consomme, ça se consomme si bien que ça se consume ¹⁰. »

Dans la logique du discours capitaliste est à resituer la flambée des banlieues. Ne resterait-il plus qu'à brûler et détruire lorsque le désir est en passe d'être étouffé, anesthésié par les objets de leurre présents sur le marché ? Cette fonction de leurre devient source

6. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet*, Paris, Seuil, 1994, p. 28.

7. *Ibid.*, p. 261

8. J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 573.

9. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 83.

10. J. Lacan, « Conférence à l'université de Milan », 12 mai 1972.

d'aliénation majeure d'adolescents aux prises avec le trompe-l'œil de la marque et les agalmas de l'objet. « Celui que je ne peux avoir, je me l'approprie, quitte à le dérober aux mains d'un autre qui, lui, le posséderait. » Mais cet autre le possède-t-il ou en est-il possédé ? La tromperie du leurre est présente, et opère.

Lorsque un adolescent se trouve à l'occasion de son acte délictueux assigné en justice à un signifiant, souvent pas des moindres, la division du sujet peut se trouver parfois à son tour suturée. En cours de procédure criminelle, « tu es un violeur, un délinquant sexuel », en matière correctionnelle « un agresseur, un multirécidiviste ». Ces assignations ne sont pas sans conséquences, générant une culpabilité massive qui participe à faire taire l'adolescent auquel elles s'adressent, l'amenant à dénier sa part de responsabilité subjective. Elles peuvent participer d'un appel au pire lorsqu'elles s'adressent à un jeune psychotique.

Quelquefois, une question peut advenir : « Peut-on être pédophile à 13 ans ? Suis-je ce pédophile que l'Autre me dit que je suis ? » Plus souvent, c'est un dire que non, une protestation, qui se renforce d'autant plus lorsque les décisions judiciaires venues suite à l'acte délictueux participent plus de la démesure que d'une limite à poser.

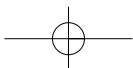
Mis en examen à 12 ans pour viol en réunion, placé en foyer éducatif avec obligation de suivi psychologique ou psychiatrique, interdit de séjour depuis près d'un an dans le village où résident ses parents, Alexis proteste : « Je ne suis pas un violeur, la jeune fille a menti. » Il est soutenu au-delà de son dire par la réaction familiale et plus particulièrement maternelle face à l'ampleur des décisions judiciaires prises avant jugement : « Il est victime d'abus judiciaire. » Délinquant sexuel pour la justice, victime d'abus pour sa mère, Alexis ne parvient pas à s'y retrouver. « Trop de gens, dira-t-il, se sont occupés de moi. » Quant à l'obligation de soins, elle vient prendre place pour lui d'« une punition en attendant le jugement ».

Les réponses hâtivement apportées ont contribué à court-circuiter la question subjective advenue et se posant au travers de son acte. Elle n'a pu être entendue dans la précipitation des mesures sécuritaires réactionnelles à l'émoi premier provoqué. La marge est étroite dans un tel contexte pour ouvrir un espace, pour créer la possibilité qu'une demande, qu'une question qui soit la sienne advienne et s'élabore.

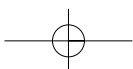
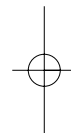
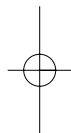
mensuel 38

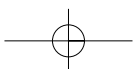
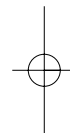
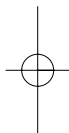
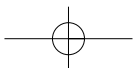
En réaction au malaise que constitue la délinquance juvénile dans la civilisation contemporaine, s'avance aujourd'hui une tentative d'alliance de ces trois « métiers » impossibles que Freud déterminait pour la première fois dans la préface de *Jeunesse à l'abandon* : gouverner, éduquer et guérir. L'entreprise est totalisante par cette alliance, cette coalition du « pouvoir de ces impossibles », ces trois métiers « dans lesquels on peut d'emblée être sûr d'un succès insuffisant ».

Il revient dès lors au clinicien psychanalyste de repérer dans quel discours il peut se trouver pris, ou associé, ne serait-ce qu'à son insu. Il nous revient d'analyser comment la demande institutionnelle, fût-elle celle de soins « psychiques » qui nous mobilisent parfois, peut venir faire obstacle au maintien d'un espace ouvert à la dimension subjective. Un écart est à creuser, un décollement à opérer entre ce qui relève de l'obligation judiciaire concernant le jeune justiciable et l'offre d'un lieu d'adresse à réinventer et à soutenir auprès d'un adolescent qui appelle à travers son symptôme ou sa mise en acte d'abord à être entendu sans être aussitôt obligé à parler.



Chronique





Des nouvelles de l'« immonde », n° 16

Claude Léger

De l'avenir des dits schizophrènes

Il n'est pas rare, dans une chronique, que le chroniqueur s'adresse directement au lecteur, le prenne à témoin ou à partie, attire son attention, fasse de lui un interlocuteur passif, voire même captif, surtout s'il use de charmes tels que l'interjection vocative : « Ô lecteur... » et pourquoi pas : « Ô lecteur, mon frère... » J'en rajoute un peu, mais je cherche sinon la compassion, du moins la complicité, devant la perspective d'aller une fois encore à la rencontre de l'« immonde », seul et sans autre arme que ma plume sergent-major. C'est une métaphore guerrière plus parlante que « la souris de mon Mac ». Pour tout dire, enfin presque tout, j'éprouve une sorte d'indigestion – l'expression « ras le bol » trouve ici toute sa pertinence – à remuer la tambouille des TCC, de l'IRM et autres RV (réalité virtuelle). J'en viendrais presque à rechercher un programme psychoéducatif, diététique ou non, pour améliorer mon *insight*.

Or, c'est justement ce que propose l'institut Lilly : un programme institut Lilly-*insight* destiné aux patients schizophrènes volontaires, dans la phase initiale de leur maladie. Le problème est que j'aurai du mal à répondre aux critères d'entrée dans ce programme, même si je suis volontaire. Du reste, l'idée de volontariat des schizophrènes en phase initiale me laisse perplexe, car on m'a appris que l'un des traits de l'hébéphrénie consistait dans ce qu'on appelait l'oppositionnisme. Mais ce n'est pas grave, puisque les patients, « en période de stabilité symptomatique », sont sélectionnés et évalués au préalable par un psychiatre. Donc, mes chances de participer à un tel programme sont bien minces. Dommage, car le niveau de satisfaction globale est élevé : 8,09 / 10 pour les patients. Dommage aussi qu'on ne connaisse pas l'échantillon – le terme de cohorte ne serait sans doute pas très approprié.

mensuel 38

Cela dit, la schizophrénie a de l'avenir. Ne décrit-on pas depuis quelques années les VLOSP : *very-late-onset schizophrenia-like psychosis*, les psychoses très tardives ressemblant à la schizophrénie. Il s'agit d'une trouvaille de R. Howard et coll. mise au jour dans l'*Am. J. Psychiatry* 2000, 157, 2, 172-178, sous la forme d'un consensus international, rien de moins. Attention : il ne s'agit pas de nos vieux schizophrènes vésaniques, qui terminent leurs jours en maison de retraite médicalisée. Il ne s'agit pas du tout des mêmes schizophrènes que les SDP âgés – ceux-ci sont des schizophrènes à début précoce, lesquels peuvent devenir déments tardivement. Non, les VLOSP ont un *insight* moins bon que celui des SDP vieilliss, ce qui, selon Howard et coll., diminue l'observance aux neuroleptiques et augmente ainsi le risque de rechute. Les schizophrènes sont un peu comme le vin, certains vieillissent bien, tandis que d'autres ne sont pas « de garde ». L'IRM va-t-elle nous éclairer, avec ses jolies couleurs ? « Les études de suivi neuro-psychologique semblent montrer qu'au bout de dix ans, une partie des sujets qui développeraient tardivement une psychose (autour de 65 ans) évolueraient vers la démence. »

Que de conditionnels ! Serait-ce en effet la démence due à une atteinte cérébro-vasculaire qui décompenserait une schizophrénie ayant une vulnérabilité prédisposante ? Mais cette atteinte ne semble pas toucher les circuits fronto-sous-corticaux impliqués dans la schizophrénie. Y aurait-il alors des circuits spécifiques à la VLOSP ? La VLOSP existe-t-elle ? L'a-t-on, mis à part Howard et coll., déjà rencontrée ? Rien n'est moins sûr, malgré tous les efforts magnétiquement imaginables qui ont préludé au consensus de 2000. La science n'attendant pas le nombre des années et la VLOSP ne créant pas de nouvelle perspective médicamenteuse, elle prendra sans doute le chemin des oubliettes de l'Histoire.

Depuis 2000, l'imagerie a pris une troisième dimension (3D), ce qui a permis à Nhin Gogtay et coll. de suivre le développement cérébral de douze enfants (six filles et six garçons) souffrant de SDP à début très précoce, c'est-à-dire avant 16 ans : on n'arrête pas le progrès. Quand se penchera-t-on sur la SDP *in utero* ? Mais à quoi peut bien servir la découverte d'une croissance plus lente de la substance blanche de l'hémisphère droit des SDP ? Eh bien, je vous le donne en mille : « Les cartographies de la vitesse de croissance du cerveau chez

les schizophrènes peuvent servir de *marqueur de substitution* dans les études sur la schizophrénie », estiment Gogtay et coll.

Heureusement, il y a encore des équipes de chercheurs pour s'intéresser à la schizophrénie de l'adolescent. Il s'agit de SDP un peu moins précoces que les précédents : avant 18 ans. Les Français (unité mixte CEA-INSERM U797) et les Britanniques (Institut de psychiatrie à Londres) ont mis en commun leur savoir-faire en matière d'IRM pour constater des altérations de la plicature du cortex temporal, impliquant des aberrations structurelles temporales supérieures et du sillon collatéral. Cela a été confirmé sur 51 jeunes patients de 16 ans en moyenne. Mais alors, pourquoi ne pas avoir étendu l'étude aux patients de 14 ans qui ont pu bénéficier d'IRM en 3D et dont on ne sait toujours rien des défauts de plicature temporale ? Cela aurait pu aider les chercheurs américains « à mieux comprendre les relations entre la clinique et le développement cérébral », et ainsi « préciser des régions cibles pour de nouvelles thérapeutiques ». Tout cela nous semble bien désordonné.

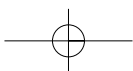
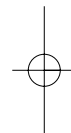
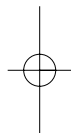
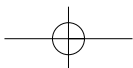
Aussi pourrions-nous être tentés de nous tourner vers la réalité virtuelle (RV) pour chercher des repères à moindres frais, puisque le matériel nécessaire se résume à une *webcam*, une Playstation et un *large screen*. Grâce à ces appareils qu'on trouve à un prix abordable chez Darty, on peut aisément pratiquer la technique de la « réalité augmentée ». Or, les schizophrènes souffrent justement d'un déficit d'action : « Le *monitoring* de l'action correspondrait [...] au suivi de l'action en cours grâce aux informations en *feed-back* qui en permettent l'ajustement. Le *monitoring* serait par ailleurs sous-jacent à l'expérience subjective qui accompagne l'action. L'adéquation entre la prédiction de l'action et ce qui en résulte est à la base de "l'agentivité". L'hypothèse de Frith sur la schizophrénie est ainsi celle d'une perte d'agentivité s'expliquant par un déficit du *monitoring* interne de l'action ne laissant au patient que la possibilité de recourir au *monitoring* externe pour prendre conscience [l'*insight* !] de son action et de ses effets. » Ouah ! Vous avez sans doute déjà deviné ce dont il s'agit : du syndrome d'influence et de l'automatisme mental (congrès de Blois, 1927). Enfin la grande clinique de Clérambault nous est restituée grâce à la RV et à l'équipe CNRS-UMR 7593 de la Pitié-Salpêtrière, ainsi qu'à C. Frith, auteur de *The Cognitive Neuropsychology of Schizophrenia* (1992), qui leur sert de référence.

mensuel 38

J'ai été un peu long, mais je vous dois encore les conclusions des auteurs : « Pour certains apprentissages (remédiations), les robots se révèlent plus efficaces que les humains, justement parce qu'ils sont moins compliqués et par là même plus décodables ; en miroir, notamment, il ne sont pas gênés autant que les humains » (cf. « Le stade du miroir », 1936, 1949).

Et, pendant ce temps-là, les humains s'activent : R. Freedman et coll. du département de psychiatrie de l'université du Colorado (Boulder) ont montré que l'usage d'un agoniste nicotinique partiel semblait « améliorer les symptômes négatifs de la schizophrénie, généralement résistants aux traitements anti-psychotiques antagonistes de la dopamine ». Nous ne nous étonnerons plus de voir autant de patients schizophrènes fumer comme des pompiers. Nous savions déjà depuis longtemps qu'ils s'automédiquaient à la nicotine, sans avoir besoin de recourir au diméthoxybenzylidène anabaséine (ou DMXB-A) développé par la société CoMentis. Il n'est cependant pas assuré qu'ils puissent continuer encore longtemps à tirer sur leurs Marlboro à dose thérapeutique depuis que l'usage en est interdit dans les bistrots et les services de psychiatrie.

21 octobre 2008.



Bulletin d'abonnement

conjoint Mensuel et Agenda, pour 9 parutions par an

Nom :

Prénom :

Adresse :

Tél. :

Mail :

Je joins un chèque de 70 € (dont 10 € de participation aux frais d'expédition)

à l'ordre de Mensuel EPFCL, 118 rue d'Assas 75006 Paris

Vente du Mensuel au numéro : 7 €

• excepté pour les numéros spéciaux : 10 €

n° 12 - Politique et santé mentale

n° 15 - L'adolescence

n° 16 - La passe

n° 18 - L'objet *a* dans la psychanalyse et dans la civilisation

n° 28 - L'identité en question dans la psychanalyse

n° 34 - Clinique de l'enfant et de l'adolescent en institution

EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris - Tél. 01 56 24 22 56

Pour contacter le comité éditorial

et les auteurs, écrire à :

EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris

Tous les anciens numéros du mensuel

sont archivés sur le site de l'EPFCL-France

www.champlacanianfrance.net